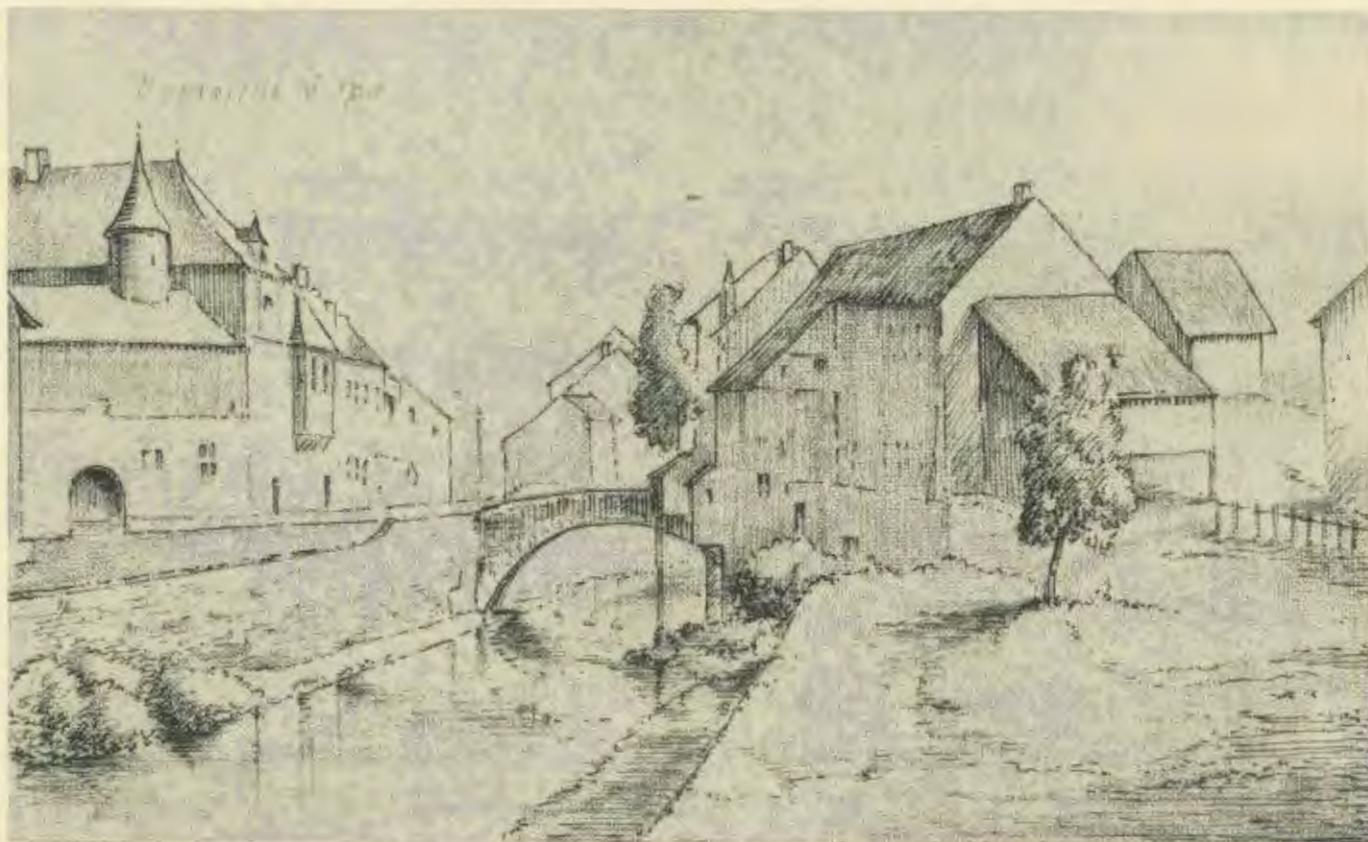


Histoire et Archéologie spadoises.

Musée de la Ville d'Eaux
Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



La Domelette à Spa

15 décembre 1976

A.S.B.L.

Musée de la Ville d'Eaux

Avenue Reine Astrid, 77

4880 SPA

BULLETIN N° 8

E D I T O R I A L

"Il n'est pas possible de contenter Dieu et son père" dit-on souvent. L'expérience, déjà, nous montre qu'il est, en effet, parfois difficile de concilier, avec le désir d'une collaboration active de nos lecteurs, leur impatience bien naturelle de voir leur texte paraître et les 'limites' de notre bulletin, tant dans le temps que dans un nombre raisonnable de pages !

Bien que cela puisse paraître un paradoxe, nous nous rejouissons de ces 'tribulations' de rédaction car que pouvons nous souhaiter de mieux, à tout prendre, que d'être inondé de textes à publier, même s'il nous faut nous attirer des reproches lorsque nous devons nous résoudre à postposer la parution de certains articles. La vérité nous oblige d'ailleurs à reconnaître que nos collaborateurs occasionnels et dévoués sont généralement compréhensifs.

Ce bulletin n° 8 que nous vous proposons en cette fin d'année 1976 reste bien dans la tradition des précédents.

Après avoir, dans le thème de notre exposition d'été, évoqué Joseph II et Gustave III, une mention spéciale devait être accordée à la Famille d'Orléans. Voilà qui est réalisé grâce à la collaboration de Monsieur L. PIRONET. Le sujet est important à divers points de vue et nous aurons certainement l'occasion d'y revenir.

Nous remercions vivement d'autres collaborateurs tels que Monsieur L. COLLIN qui nous présente une étude sur " la Promenade de 4 heures ", Monsieur G. MINE pour son évocation d'un " Grognard spadois " et Monsieur F. BOUROTTE pour son article nous rappelant les " Enseignes d'autrefois ".

Nous sommes heureux, en outre, de publier dans ce bulletin, la suite des articles déjà parus que nous devons à Monsieur A. BOUCHOMS pour " le Théâtre et la Musique à Spa au XVIIIè siècle " et à Monsieur R. PAQUAY, " last but not least " pour l'étude qu'il consacre aux artistes et artisans spadois de cette époque.

En écho d'une conférence, enfin, nous entamons la publication du travail important et fort documenté que Monsieur J. de WALQUE consacre à ERNEST GAMBART, ce personnage assez mal connu mais que nous apprendrons à découvrir, au fil de nos prochains bulletins.

R.M.

Nos nouveaux membres

Mr Paqué	Léopold	Liège
Mme Paqué	Leopold	Liège
Mlle d'Outrepont	Antoinette	Bruxelles
Mr Pirotte	Marcel	Spa
Mme Pirotte	Marcel	Spa
Mme Janne	Raymond	Liège
Comte d'Avout		Paris
Mme Meunier	Jeanne	Spa
Mlle Genette	Christiane	Sart
Mme Gillard	A.	Theux

Avis important

En exécution de nos statuts, article 7, paragraphe 2, nous serons obligés de suspendre l'envoi de notre bulletin aux membres qui ne seront pas en règle de cotisation (pour 1976), à la date du 31 décembre 1976.

Cotisations 1977

En exécution des décisions intervenues à l'assemblée générale de février 1976, celles-ci sont fixées comme suit:

cotisation individuelle: 150 francs
cotisation familiale: 250 francs.

Cycle de conférences

Notre cycle 1976/1977 a repris le 25 novembre dernier avec la causerie que Monsieur Hotterbeex^a consacré à: " La liberté et les jeux de Spa " et qui a connu un très gros succès. Nous remercions le conférencier qui a accepté de rédiger, pour notre bulletin, un aperçu de ce sujet intéressant.

Dès à présent, nous pouvons espérer réaliser le programme suivant:

16 décembre 1976 à 2015 heures: Pierre Lafagne, " Mathieu Havard, chevalier de la Légion d'Honneur ".

Janvier 1977 : Monsieur Paul Bertholet, " Les moulins au Pays de Franchimont "

Février 1977 : Monsieur Paul Renzonnet.

Mars 1977 : Monsieur Jean de Walque.

Nos membres seront chaque fois avisés du programme et nous ne manquerons pas de donner des échos dans nos prochains bulletins.

Quand SPA était ... le Café de l'Europe.

A l'occasion de notre exposition d'été : "Spa, Café de l'Europe", qui s'est efforcée de faire revivre, sous divers aspects, cette période de l'histoire de notre Cité, notre Bulletin a consacré la majeure partie de son texte à illustrer, à sa manière, cette époque fastueuse. Il a, notamment, présenté deux souverains illustres qui honorèrent notre ville de leur visite en ce brillant XVIIIe siècle : JOSEPH II et GUSTAVE III. Il y en eut bien d'autres de remarquables visiteurs et nous espérons bien, au fil du temps, vous les faire connaître. Parmi ceux-ci, célèbres à divers titres, une famille méritait certes d'être évoquée, tant par la personnalité de ses membres que par le renom que leur séjour valut à notre ville.

Par le biais d'une peinture découverte aux environs de Bruxelles, l'un de nos membres, le Col. Pharm. L. PIRONET évoque pour nous la Famille des d'ORLEANS et sa suite.

Ce n'est pas la première visite à Spa du Duc d'Orléans car, sept ans auparavant, alors qu'il était encore Duc de CHARTRES, il rencontrait chez nous le Roi de Suède, GUSTAVE III. (Bulletin N° 7). Dans l'entourage, on pourrait dire dans l'intimité, de la Famille d'Orléans, nous remarquons quelques personnages qui, chacun, mériterait qu'on lui consacre quelques lignes; nous aurons sans doute, l'occasion d'en parler dans de prochains bulletins. Nous sommes persuadés que nos lecteurs liront avec beaucoup d'intérêt l'article de L. PIRONET.

LA MAISON D'ORLEANS ET LA GOUACHE DE SPA

Dans une collection privée des environs de Bruxelles, resplendit une gouache ronde signée de Sylvestre de Mirys, peintre attaché à la maison d'Orléans pour l'éducation des enfants sous le titre de "Secrétaire des Commandements du Duc de Chartres".

Dans son ravissant cadre de bois doré d'époque Louis XVI, ce tableau montre la fête de la Sauvenière, le 27 août 1787, épisode le plus gracieux de l'histoire de Spa.

En ce jour, les enfants du Duc et de la Duchesse d'Orléans inauguraient un autel votif de forme cylindrique, garni de guirlandes de fleurs, dessiné par Mirys, en témoignage de reconnaissance aux vertus thermales de la source voisine ayant rétabli la santé de leur mère.

Cette fête pastorale était organisée à la mode de Jean-Jacques Rousseau par Félicité du Crest de Saint-Aubin, Comtesse de Genlis, marquise de Sillery (1746-1830) "gouverneur" des enfants d'Orléans, dans le goût champêtre, théâtral et faussement impromptu de l'époque.

Au-dessus de la moulure, un cartouche livre l'inscription suivante : Dans l'été de 1787, au mois d'août, Madame la Duchesse d'Orléans étant malade se rendit à Spa avec toute sa famille pour y prendre les eaux de la fontaine de la Sauvenière. Ayant rétabli sa santé, ses enfants élevèrent le petit monument représenté dans ce tableau comme témoignage de leur amour filial et de leur reconnaissance.

Sous le cadre, une planchette dorée porte les silhouettes des personnages représentés avec un numéro renvoyant à une liste nominative (de gauche à droite sur l'illustration) :

1. Comtesse de Rully
2. Julie Potocka (NDLA : comtesse OSSOLINSKA, femme de l'écuyer tranchant Joseph Potocki).
3. Madame Plunket, depuis comtesse de Chastellux
4. Comtesse de Genlis
5. Madame la Duchesse d'Orléans (NDLA : épouse du Duc, futur Philippe-Egalité)
6. Duc de Montpensier (NDLA : 1774-1807, frère de Louis-Philippe)
7. Mademoiselle d'Orléans (NDLA : Adélaïde, 1777-1847, soeur de Louis-Philippe)
8. Comte de Beaujolais (NDLA : 1779-1808, frère de Louis-Philippe)
9. Duc de Chartres (NDLA : 1773-1850, Louis-Philippe, futur roi des Français)
10. Mlle Panéla (NDLA : née en 1773, fruit des amours du duc de Chartres, futur Philippe-Egalité et de Mme de Genlis, épousera Lord Fitz-Gérald.
11. Mlle Henriette de Sercey.
12. M. César Ducrest (NDLA : neveu de Madame de Genlis)



Comtesse de RULLY, Comtesse Julie de POTOCKA, Madame PLUNKETT, Madame la Duchesse d'ORLÉANS, Comtesse de GENLIS, Mademoiselle Adelaïde d'ORLÉANS, Le duc de MONTPENSIER, Le Comte de BEAUJOLAIS, Le duc de CHARTRES, Mademoiselle PAMELA, Mademoiselle Henriette de SERCEY, Monsieur César DUCREST.
Photo : Service photographique des Archives Nationales (Paris).

L'occasion du voyage fut fournie par le séjour de la Duchesse d'Orléans arrivée le 22 juillet 1787 aux eaux de Spa et par le désir du Duc de présenter son fils, le duc de Chartres, au régiment de Chartres Infanterie caserné à Givet et dont il a la surveillance.

Selon A. Body "On prépare entre autre quatre grands hôtels (Belle Vue, des Tuileries, du Luxembourg, de la Cour de Vienne) pour y recevoir Mgr le duc d'Orléans et Madame la Duchesse, son épouse et leurs enfants. Leur suite sera de cent cinquante personnes ...

Monsieur Mérys (Mirys) et Monsieur Couet formaient la maison des enfants de la Duchesse. Pendant deux mois, ce ne furent à Spa que cavalcades superbes, festins splendides, parties de jeux, courses de chevaux, réjouissances presque ininterrompues ..."

Puis vint la fête relatée complaisamment par Madame de Genlis dans ses mémoires.

Les enfants d'Orléans tracèrent une promenade près de la source de la Sauvenière et placèrent sur un tertre de gazon "un autel à la reconnaissance, en marbre blanc et dont la forme fut dessinée par de Mérys" (de Mirys).

Au haut de l'autel, on lisait ces mots en gros caractères : "A LA RECONNAISSANCE" et plus bas cette inscription :

"Les eaux de la Sauvenière ayant rétabli la santé de Mme la Duchesse d'Orléans, ses enfants ont voulu embellir les environs de la fontaine, et ont eux-même tracé les routes et défriché ce bois avec plus d'ardeur et d'assiduité que les ouvriers qui ont travaillé sous leurs ordres".

Au bas de cette inscription, il y avait le chiffre des quatre enfants. Suivant Jean d'Ardenne, l'autel était en bois peint à l'imitation du marbre blanc.

Parmi les personnages représentés, le duc de Chartres (Louis-Philippe) assis sur la marche de l'autel, un style à la main, semble graver sur le marbre le texte lapidaire; trois paysans contemplant la scène, à demi dissimulés dans une ravine, à l'avant-plan.

L'artiste

La gouache de Spa fut exécutée par Sylvestre Mirys (1751-1810), né à Dubiecko en Pologne, du peintre français Augustin Mirys, attaché à la famille des Branicki et d'Appolina Holsztyńska.

Mirys gagna Paris en 1769, élève de Vien, il fut l'ami des peintres Louis David et Antoine Giroust, auteur d'un ensemble important de gouaches représentant les scènes de l'histoire de l'antiquité dont Louis XVI et Marie-Antoinette furent souscripteurs, il reçut le diplôme de baron du roi de Pologne Poniatowski le 4 juin 1788. Attaché à la maison d'Orléans, il fut chargé par Mme de Genlis de peindre des tableaux d'histoire pour l'instruction des princes.

En 1792, il s'engagea comme le duc de Chartres, dans les armées de la république; affecté à l'Armée du Nord, il fut nommé chef de bataillon après la bataille de Jemappes (6 novembre 1792). Il signa à Tournai comme témoin de l'acte de mariage de Pamela avec Lord Fitz-Gérald. Un descendant direct d'Augustin Mirys, Marian Rosco-Bogdanowicz le cite dans ses "souvenirs" (Wspomnienie, Cracovie 1959 I, 21; II 425). Le jeune Louis-Philippe tint un journal de voyage à Spa et Sillery du 7 juillet au 7 septembre 1787, il s'agit d'un carnet de 42 pages 0,150 x 0,100 faisant partie du Fonds de la Maison de France, branche d'Orléans.

Le jeune prince Jacobin et la ruine du premier monument

Le 16 juin 1792, Louis-Philippe prit la tête comme colonel du 14^e Régiment de dragons et rejoignit l'armée du nord à Valenciennes. Nommé Lieutenant-Général et dirigeant le 14^e Dragons, il participa à la bataille de Valmy le 20 septembre 1792 avec son frère Montpensier. Le 7 octobre 1792, il rejoignit Dumouriez en Belgique, connut la bataille de Jemappes; le 28 novembre 1792, il entra à LIEGE.

Le 2 décembre 1792, Louis-Philippe se rendit à Paris pour tenter de dissuader son père de voter la mort de Louis XVI. Le 4 décembre 1792, il repartit avec Mme de Genlis, Adélaïde Pamela et Henriette de Sercey qui allèrent séjourner sous sa garde à Tournai où les troupes prenaient leurs quartiers d'hiver. Le 6 décembre 1792, le monument de la Sauvenière fut renversé par les flanqueurs du 3^e Régiment de dragons venant de Stavelot.

Le 15 février 1793, Louis-Philippe est affecté à l'armée du général Miranda à LIEGE, les forces de dissolution désagrégant l'armée, il fut chargé de diriger la retraite et la Belgique dut être évacuée après la défaite de Neerwinden (18 mars 1793).

Il est piquant de constater que l'autel votif fut renversé par des troupes appartenant à l'armée de Dumouriez où les acteurs de la cérémonie de l'été de 1787 exerçaient des commandements, Mme de Genlis et ses protégés fréquentant l'état-major du Général en chef.

Menacé par la Convention, Louis-Philippe franchit les lignes Autrichiennes avec Dumouriez le 5 avril 1793 et commença vingt années d'exil, et son père Philippe-Egalité, monta à la guillotine le 6 novembre 1793.

Il accéda au trône en 1830 sous le nom de Louis-Philippe, roi des Français, inaugurant le règne de la monarchie de juillet.

La restauration

A la suite d'une visite à Spa du roi Léopold 1er et de la reine Louise-Marie née d'Orléans (1812-1850) en 1837, le roi Louis-Philippe releva le monument en 1841 et le réédifia en pierre bleue sur le modèle de l'ancien à l'instigation de sa fille.

L'inscription porte :

"A la reconnaissance.

Au mois d'août 1787, les eaux de la Sauvenière ayant rétabli la santé de Madame la Duchesse d'Orléans, ses enfants ont voulu consacrer le souvenir d'un événement si cher à leurs coeurs, en érigeant ce monument au bout du bois dont ils avaient eux-mêmes tracé, fait les allées pour la promenade de leur mère chérie.

Ce monument détruit le 6 décembre 1792 a été rétabli par ordre de S.M. Louis-Philippe 1er, roi des Français le 1er juillet 1841. Ce monument a été inauguré le 16 août 1841".

Une peinture romantique sur une boîte de Spa composant un quadrille en notre possession montre le petit édifice entouré d'une grille et placé au milieu d'un parc beaucoup plus ouvert que la hêtraie actuelle.

La gouache de Spa, de la Sauvenière à Bruxelles

Au musée de Condé du château de Chantilly (ouvert tous les jours sauf le mardi), nous avons admiré une magnifique et fidèle copie à l'huile de la gouache de Spa (Diam. 55 cm) avec les inscriptions exécutées en 1848 par Amédée Faure probablement sur ordre de Louis-Philippe qui aimait à rappeler les meilleurs moments de sa jeunesse.

Une autre copie est mentionnée dans le catalogue de la vente du duc de Nemours (N° 221).

Victor, Amédée, Faure, peintre et lithographe, né et décédé à Paris (1801-1878) exécuta des portraits et scènes historiques de la maison d'Orléans. Le musée de Versailles possède nombre de ses tableaux.

Cette oeuvre fait partie du legs du duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe, véritable seigneur de Chantilly, à l'Institut de France; il comprend les collections de tableaux, livres rares, meubles et bibelots anciens et précieux, le Château, le parc à la Française avec ses canaux et ses bassins, le jardin anglais et ses étangs ainsi que les forêts. Le duc d'Orléans, duc d'Aumale (1822-1897), mécène éclairé et munificent vint à Spa en 1864.

Suivant A. Body "Le bourgmestre Servais lui dit qu'étant à Paris il avait vu chez la princesse Adélaïde (soeur de Louis-Philippe) un album contenant des souvenirs de famille. Une magnifique aquarelle entre autre l'avait frappé. Elle représentait la fête célèbre donnée au monument en 1787. Le duc promit de s'enquérir du sort de l'aquarelle et d'en faire une copie destinée à la ville de Spa. C'est à l'accomplissement de cette promesse que nous devons de posséder dans les archives une photographie faite par le duc de Montpensier lui-même et reproduisant la vue de la fête pastorale". Il serait curieux de connaître le sort réservé à cette photographie ancienne.

La gouache de Spa figura à la vente du duc de Vendôme en 1931 (N° 59) puis à la vente de la galerie Charpentier en 1936 (N° 40) au prix de 17.550 F. Elle fut acquise par une famille de Bruxelles.

Le monument d'Orléans est un des rares souvenirs du passé de Spa qui ait échappé au manque de respect des démolisseurs, il est un vestige des richesses architecturales et des souvenirs de reconnaissance dont les rois et les princes ornèrent notre ville.

Puisse cette étude assister ceux qui veulent sauver les derniers témoins de notre patrimoine historique local !

LOUIS PIRONET

BIBLIOGRAPHIE

1. A. Body : Les d'Orléans à Spa (1787-1841-1887)
2. Apollo N° 24-1943-Mme de Genlis et les Princes d'Orléans par Pierre Bautier.
3. Jean d'Ardenne : l'Ardenne 1889
4. Bénézit 1966
5. Gazette des Beaux Arts 1972 p. 273 : un ami polonais de Louis David, Sylvestre Mirys (1750/1810) par ANDRZEJ RYSZKIEWICZ.
6. Archives nationales hôtel de Rohan-Paris : Louis-Philippe-L'homme et de roi-1773-1850
7. Mémoires de Mme de Genlis
8. Miroir de l'histoire-déc.1963 : Louis-Philippe, père de famille nombreuse par Jean Lucas Lebreton.
9. Miroir de l'histoire-sept 1963 : la jeunesse romantique de Louis-Philippe par Marguerite Castillon du Perron.
10. Doc. Lezaack : traité des eaux minérales

Le conseil d'administration d'Histoire et Archéologie Spadoises se fait un plaisir de présenter ses meilleurs voeux pour 1977 à tous ses fidèles membres et lecteurs.

Les nécessités de l'actualité, le thème de notre exposition cet été et les "limites" de notre bulletin nous ont amené à différer la parution de quelques articles. Nous prions leurs auteurs de ne pas nous en tenir rigueur car nous serons toujours heureux de leur collaboration. C'est le cas, notamment, pour les deux articles ci-après :

- Grognard spadois de G. Mine
 - Les Enseignes du temps jadis de F. Bourotte
- de même que la suite du travail de A. Bouchoms sur
- Le Théâtre et la Musique à Spa (au XVIIIe siècle)

GROGNARD SPADOIS

Dans "Histoire de Spa", Georges Spailier écrit "Spa fournit à l'Empereur un contingent important de grognards", et, de consacrer un chapitre au Capitaine Herman LEMAIRE (1), qui, s'illustra en Russie.

C'est un autre héros de l'Empire qui évoque Pierre Lafagne dans "Les pierres qui parlent" (2), Mathieu HAVARD, engagé en 1804, qui fut à Waterloo, après avoir combattu à Montmirail.

Nous avons espéré que l'affirmation de Georges Spailier serait illustrée par une liste ou d'autres détails. Peut-être, notre article suscitera-t-il des chercheurs ?

Il semblait que "Les souvenirs d'un carabinier à cheval", rédigés en flamand et annotés par le Général Willems, était le seul ouvrage qui rappela la vie d'un simple soldat belge sous l'Empire. Le Général COUVREUR eut la chance de se voir confier (3) le cahier tenu par un conscrit, dans lequel celui-ci décrit, pour les siens, marches, chevauchées et combats "sous les aigles", document qui parut, accompagné de commentaires rédigés par le Général Couvreur, dans la "Revue belge d'histoire militaire" (4).

(1) "Histoire de Spa", p. 113

(2) "Les pierres qui parlent", p. 39

(3) par Mr G. ELMER, architecte à Bruxelles, arrière-petit-fils de Henri.

(4) publiée par la Société Royale "Les amis du Musée de l'Armée", tome XIX de décembre 1973; à l'époque, je communiquai cette information à Mr. Spailier.

Or, ce conscrit était un Spadois, bien davantage Spadois que Mathieu Havard, en dépit d'un patronyme germanique, Henri SCHWAIGER (5).

Vers 1730, un nommé Willem SCHWAEGBERS, après avoir épousé Marie-Mathieu FUTVOYE (CHARLOT dit FUTVOYE) de SPA, se fixe en ce lieu, y naissent trois fils, dont l'un, Jean, épouse en 1753 Anne-Dorothée HOCKAI et sera échevin de Spa, un autre Guillaume, épouse vers 1760 Catherine MISSON, puis, devenu veuf, Anne JOWET (en 1766). De Catherine MISSON naît Guillaume SCHWAGER époux de Marie DECHESNE dès 1789, dont notre Henri SCHWAGER, né le 28 janvier 1790 : un homme petit (1,64 m), aux cheveux bruns et aux yeux bleus, ayant appris le métier de tailleur, nous précise l'inscription matriculaire.

Son carnet de route nous émeut profondément : "s'il peste contre la chaleur, le froid, la faim, la férocité des guerilleros, on cherche en vain un mot de révolte, une critique, voire un mouvement d'humeur contre un camarade, un chef, ou contre Napoléon qui le fait manoeuvrer en tous sens et à marches forcées" (Général Couvreur), outre qu'il s'y montre un bon observateur, sans fanfaronnade, des faits qu'il vit et des lieux qu'il traverse.

Notre Henri, conscrit de 1810, est appelé dès mai 1809, incorporé au 51e de Ligne, il doit se rendre au Dépôt de LILLE. On lui propose d'y rester comme tailleur; la vue de vieux ouvriers toujours à travailler au magasin, sans pouvoir obtenir de congé, le fait renoncer et ... c'est l'exercice "matin et soir pendant un mois".

Son régiment reçoit l'ordre de partir pour FLESSINGUE, attaquée par les Anglais et sous le feu de leur artillerie. La ville capitule, et, notre conscrit se retrouve à Anvers, puis, atteint par la "fièvre des polders" à Bruxelles.

Lorsqu'il en sort, c'est pour courir après son régiment, désigné pour l'Espagne. Il le retrouve à Versailles... pour se rendre à Bayonne, au prix de maintes souffrances, car la fièvre le reprend, et c'est un hospitalisation de deux mois à Bordeaux.

(5) l'orthographe du patronyme n'a cessé d'évoluer.

Nous sommes en 1810, "je partis de Bordeaux en août pour aller à Bayonne, j'étais bien faible, mais j'avais du courage; j'ai beaucoup souffert pour traverser les Landes à cause du sable".

A peine arrivé, il y est à nouveau immobilisé : Napoléon se plaignant de l'insuffisance en vêtements, Henri travaillera à Bayonne pendant 11 mois, comme maître-tailleur. Il doit se remettre en marche pour rejoindre son régiment en Espagne, une aventure : "on forme des colonnes en groupant par armes les isolés appartenant aux divers régiments tant l'insécurité est grande, pour les Français ... pas de quartiers, ce sont les supplices, les femmes mutilant les prisonniers.

Nous sommes en 1811, Henri combat avec le 51^e de ligne, le plus souvent contre un ennemi sournois, connaissant admirablement la région et aidé par la population.

On manque de cavalerie, il se fait désigner pour le 5^e Dragons. La chance, enfin, lui sourit ... avant d'autres épreuves : il est remarqué par le Chef de Corps, un Ardennais né à Charleville, le Colonel MORIN; ils ne se sépareront plus. Retour en France, à Pau et Oléron, à peine pour souffler et il faut retourner en Espagne : "nous sommes arrivés tous morts de froid, deux jours de suite (pour traverser les Pyrénées), on fut obligé d'attacher les chevaux de têtes à queues parce que le chemin était étroit et difficile, le long de précipices affreux". Il serait trop long de détailler marches, contremarches et combats allant de Saragosse à Madrid, à Valence, Tolède, Cordoue, Séville, pendant toute l'année 1812, contre les Espagnols, les Anglais et les Portugais. Les touristes apprécieront les distances en voiture, traduites en jambes et à cheval ! 1813, les grandes batailles de Vitoria et de Pampelune, toutes les deux villes assiégées et qui tomberont après de longues résistances. Et les marches continuent... 1814, la fin est proche, les souffrances se multiplient, c'est le retour en France, pour y combattre contre les cosaques à Orléans puis à Reims. Tout s'effondre : Morin à peine nommé général meurt, Napoléon abdique. Henri erre dans Paris, pendant un mois "sans pouvoir revenir à Liège, à cause des insultes que les voyageurs recevaient sur les grand'routes par les cosaques". Enfin, après cinq années d'absence, il se met en route pour Spa où il arrive le 9 mai 1814.

(voir suite page 18)

ENSEIGNES du temps jadis ...

La majorité des immeubles de Spa, était au XVIIIe siècle des Hôtels qui d'ailleurs constituaient l'une des principales ressources de la Cité.

Flâner dans les rues bordées d'hôtels était pour le Bobelin fraîchement débarqué l'un des premiers "Amusemens" auquel il s'adonnait, car toutes les façades des hôtels, modestes ou somptueux, étaient décorées de façon fort originale par l'apposition d'armoiries et même de portraits des hôtes de marque. Cette tradition n'était pas propre à Spa, on la retrouvait aussi dans diverses stations thermales d'Europe.

Gérard de LEAU, dans ses "Mémoires", nous dit qu'"il était anciennement d'usage à Spa que toute personne de marque laissât à la maison qu'elle avait occupée, son blason avec le détail des titres et la date de son séjour". Il nous cite notamment la maison portant pour enseigne "la Fontaine d'Or", brûlée dans l'incendie de 1807, qui était garnie de tels blasons, à l'extérieur, dans l'entrée et sur les contours de la cour. Le Dr J-Ph de LIMBOURG, en 1762, cite la façade de l'Hôtel du Loup qui comportait entr'autre, les noms, titres et armes de CHARLES II, Roi d'Angleterre qui y avait logé en 1654. Ainsi, en cette deuxième moitié du XVIIIe siècle, on trouvait encore, enchâssés dans les façades, des blasons de personnages illustres du siècle précédent. Ces décorations héraldiques étaient, on peut le supposer, polychromées et donnaient aux rues de chez nous un éclat particulier.

Après 1750, la tradition se perd; cette précision est rapportée par J-Ph de LIMBOURG dans l'édition de 1767 des "Amusemens de Spa". "Cet usage est aboli, on n'en voit plus que sur quelques maisons antiques; les particuliers qui ont rebâti leur maison depuis une vingtaine d'années, y ont transporté ces armoiries dans leur cour où l'on peut encore en voir la plupart". Et dans son édition de 1763, l'auteur précise que "la Fontaine d'Or" était la seule maison qui possédait encore des armoiries à l'extérieur. Cependant, si à la fin du XVIIIe siècle, les armoiries sont retirées des façades, on en retrouve donc de nombreuses à l'intérieur des logis de cette époque.

Ainsi, dans "L'Homme sans façons", l'auteur anonyme dit qu'à l'Etablissement du Tonnelet, les Armes de la Duchesse de BOURBON ornent le bain de la Princesse GUEMENEÉ et que celles du Prince FREDERIC ADOLPHE, Duc d'Ostrogothie, ornent "le bain tempéré". L'historien DETROOZ, dans sa "Dissertation sur l'antiquité de Spa" (1812) nous dit : "Moi, je les ai vues dans ma jeunesse, magnifiquement tracées, et bien d'autres personnes encore vivantes les ont vues aussi bien que moi; ça été sur des tableaux dont les anciens habitants de Spa, chez lesquels les Princes avaient logé, décoraient la façade de leur maison, dans la saison des Eaux. Sur les uns, on voyait les armoiries de ces Princes, sur les autres, leurs portraits; l'on y voyait entre autre celui de HENRI III. Une partie de ces tableaux existent probablement toujours, quoique le vieux Spa ait été presque complètement incendié. C'était par ces moyens que les anciens Spadois (sic) faisaient passer à la postérité le souvenir de l'honneur qu'ils avaient eu d'avoir logé des personnages illustres chez eux".

Mais ne faut-il pas regarder cette tradition très originale, comme une sorte de publicité à l'intention du curiste, garantissant la qualité du service; en somme, une sorte de "Guide Michelin" imagé des bons hôtels où trois ou quatre blasons correspondraient à trois ou quatre étoiles.

Hormis les enseignes héraldiques, beaucoup d'hôtels en possédaient d'autres plus courantes; elles étaient souvent dorées, ce qui donnait un certain éclat aux façades.

On y trouvait notamment : la Pomme d'Or, le Dragon d'Or, mais aussi la Boule, le Bouton, l'Ancre, le Mortier, la Charrue, la Chaîne, l'Anneau, l'Etoile, la Clef, le Coeur, la Tête, la Main, le Pied, le Canon et, bien entendu, le Lion d'Or ...

Cette mode donnait, certes, un cachet séduisant aux rues de notre Cité et on peut se demander si cette tradition perdue ne devrait pas être remise en vogue à Spa.

(d'après Albin Body)

F. BOUROTTE

LE THEATRE ET LA MUSIQUE A SPA AU 18^e SIECLE

Nos lecteurs trouveront, ci-après, la suite de l'article de M. A. BOUCHONS :

En juin 1777, le Prince-Evêque VELBRUCK, prélat très libéral et mondain, grand protecteur des arts et véritable mécène s'adresse par lettre au Chevalier de Chestret, préposé au maintien du bon ordre à Spa, pour lui recommander d'une part, le choix de Billion dit Bichioni et de sa troupe pour notre théâtre, et pour lui demander d'autre part, d'intervenir auprès des banquiers de la Redoute afin qu'ils ferment leurs tripots aux heures de la Comédie, leurs activités constituant une concurrence déloyale. (Billion avait été maître de ballets de l'Opéra Comique et de la Comédie Italienne de Paris).

En 1778, de Lezaack, Conseiller intime de Son Altesse, dirige à Spa la troupe qui s'intitule : "Les Comédiens français et italiens de la Principauté".

En 1779, Chairville, entrepreneur des spectacles de la Principauté devient directeur de notre scène grâce à un arrangement du Chevalier de Chestret suite au retrait de l'octroi de comédie primitivement accordé à un nommé St-Albin reconnu coupable de faits très graves par le Prince-Evêque, lui-même. Quelques pièces de cette saison : l'opéra "La Colonie" - "La paysanne curieuse" - "La Bonne Fille" - Création d'une oeuvre à succès du Chevalier de St-Pérvavi "Les deux Femmes", drame en 5 actes et en vers.

En 1780, de superbes fêtes et de nombreux galas sont organisés à l'occasion du séjour à Spa du Roi de Suède, Gustave III, grand amateur de théâtre. Dès son arrivée, il assiste à la représentation de la Rose de Salency de Grétry, oeuvre qui le comble d'émerveillement. En fin de saison, on jouera en son honneur et à sa demande, devant un parterre de têtes couronnées, "La Comtesse d'Escarbagnas" de Molière et "L'Amant jaloux" de Grétry.

Au sein de la troupe de Spa, dirigée par Goyer se trouve un jeune homme tout à la fois peintre, graveur, musicien, dramaturge, acteur et poète plein de verve. Il s'agit de Fabre d'Eglantine, le futur dantoniste qui établira et substituera le calendrier révolutionnaire au calendrier grégorien en 1789 et qui mourra sur l'échafaud en 1794.

A peine a-t-il appris la présence en notre cité du souverain suédois qu'il lui adresse une pièce en vers intitulée "L'Apparition du Génie de la Suède". On rapporte que le monarque se fit présenter Fabre d'Eglantine dans sa loge pour le féliciter de son double talent de poète et d'acteur. C'est à ce même auteur que nous devons la création de la chanson "Il pleut Bergère" dont l'adorable simplicité laisse bien loin derrière elle les lourds alexandrins et le style ampoulé du poème dédié au Roi.

Peu après le départ de Gustave III, le 23 septembre 1780, les comédiens de Spa participent à une cérémonie donnée au théâtre de Liège à l'occasion de l'inauguration d'un buste de Grétry réalisé en marbre par le sculpteur Evrard. Les pensionnaires de Chairville y jouent quatre opéras du compositeur liégeois mis à l'honneur tandis que Fabre d'Eglantine, étant du groupe, y lit une pièce de sa composition : "Le Triomphe de Grétry".

La saison de 1781 et plus encore celle de 1782 sont parmi les plus brillantes de notre histoire. On peut y noter la présence en nos murs d'une légion de princes de hauts rangs et de nobles de tous les horizons. Les représentations théâtrales se donnent alors tous les dimanches, mardis et vendredis à 18 heures.

Il n'en va plus de même en 1784 où la situation des co-directeurs de la Comédie Lehr et Crécy évolue de mal en pis. Ils cèdent leur privilège au comédien Clairançon qui propose aux artistes restés à Spa de former une association pour l'exploitation de la Comédie. Ayant fait contracter un emprunt de 100 Louis, le Régisseur Dupuis doit aller à Paris engager du personnel. Mais la troupe ne réussit pas dans son entreprise et Clairançon doit recourir à un nouvel emprunt, lui-même et d'autres artistes ayant abandonné volontairement leurs appointements.

L'année 1784 constitue un vrai désastre pour notre théâtre.

Vers cette époque paraît à Spa une série d'ouvrages plus ou moins hostiles aux entrepreneurs des Maisons d'Assemblées. Tous, d'auteur anonyme, ils attaquent les abus du jeu d'une façon virulente. Tels sont "Le Tableau de Spa" - "Le voyage d'un homme sans façon de Paris à Spa". "Les agréments et désagréments de Spa" et enfin "Le perroquet de Spa".

- "Le tableau de Spa" voit le jour en 1782. Publié en de nombreuses éditions, il passe en revue toute la petite ville. Le théâtre y trouve naturellement sa place puisqu'il appartient à l'administration des jeux.

Les opinions émises dans cette revue sont suspectes et souvent tendancieuses.

Edité en 1784, "Le perroquet de Spa" à l'instar du "tableau de Spa" ne ménage aucune critique sur la vie à Spa. Tous les domaines y sont passés en revue et le théâtre y tient une bonne place.

"L'Homme sans façon" publié en 1786 et attribué à l'auteur du "perroquet de Spa" stigmatise volontiers les abus de son temps, les travers, les ridicules. Toutefois, cette publication n'est pas aussi acerbe que les précédentes mais ses chroniques concernant le théâtre sont fort semblables.

L'année 1785 voit comme directeur à Spa deux artistes déjà connus Dupuis et Lamberti, également concessionnaires du Théâtre de Liège. Ils doivent surmonter de nombreuses difficultés, certains de leurs acteurs dont Collet d'Hesbois, futur proconsul de la République, n'ayant pas honoré leur contrat. En 1786 et 1787, Bernardi, bien connu chez nous, reprend la direction et il devra surmonter de pareilles difficultés. Malherbe lui succède en 1788.

En 1789, le Directeur des spectacles, Guilminot Dugné, dessert avec sa troupe Spa et Aix-la-Chapelle durant l'été, Liège et Maestricht durant l'hiver. Il aura à partager les mêmes déboires de fortune que d'autres de ses devanciers.

Le 3 septembre 1789 a lieu la première représentation d'une comédie de Madame de Genlis "L'Aveugle de Spa" ayant pour héroïne l'aveugle Goton, surnommée "Marie l'aveule" véritable personnage légendaire de notre localité.

La saison de 1791 dédommagera quelque peu les habitants de celle de 1790 qui leur a fait défaut. Les émigrés se trouvant en foule à Spa y trouvent leurs premières réunions; cependant, les plaisirs continuent et l'ouverture du théâtre se fait sous la direction de Madame de la Sablonne avec au répertoire :

Pasquin, Maître et Valet; le Jeu de l'Amour et du Hasard de Molière; l'opéra Fausse Mage; Les Amours de Fontamorose, roi des Bobelins, etc. L'incertitude du moment retiendra la plupart des étrangers à Spa et le théâtre ne fermera ses portes que le 9 octobre 1791. Madame de la Sablonne continue à garder la direction des théâtres de la principauté en 1792 et la saison de Spa est de jour en jour plus brillante. Quelques titres de pièces encore jouées cet été : la bonne mère, la bataille d'Yvry, Paul et Virginie, la fausse paysanne, et Sargines.

A partir de 1793 et 1794, les foules commencent à désertier notre ville; et, le théâtre malgré tout maintenu, doit s'aligner de plus en plus sur les idées nouvelles de la révolution, la censure s'exerçant maintenant sans relâche dans la principauté.

En 1793, le citoyen Guillemain de Paris écrit "Les émigrés chassés de Spa" vaudeville purement politique en un acte. Il a été représenté à Paris au Théâtre du Vaudeville le 19 décembre 1793.

Dès 1795, la ville de Spa, complètement désertée par les étrangers, tombe dans une léthargie totale pour plus de cinq ans.

(à suivre)

A. BOUCHOMS

Suite de la page 12

Que se passa-t-il ? Difficultés de réadaptation, disparition des parents ... ?

Le 9 octobre 1814, notre héros part pour Londres; il y travaille pendant trois ans à se perfectionner dans la couture, revient à Spa en février 1817. Assagi, il épouse le 21 novembre 1818, une Bretonne Elisabeth-Eulalie LEBLANC, âgée de 18 ans, qui lui donnera sept enfants.

Il avait bien mérité un peu de bonheur !

Installé à Liège, il y mourut le 4 juillet 1849.

G. MINE

Editeur responsable: Histoire et Archéologie spadoises. ASBL. G. MINE
Rédaction: Mr R. Manheims, Av. Léopold II, 9. Tél.: (087) 77.13.06 SPA
Secrétariat: Mr M. Ramaekers, Préfayhai, 8. Tél.: (087) 77.17.68 SPA

PEINTURES, DECORATEURS, TABLETIERS, TOURNEURS et autres artisans de 1750 à la Révolution

Nous avons commencé à publier cette intéressante étude de Mr. R. PAQUAY dans nos bulletins 6 et 7. Nos lecteurs auront le plaisir de lire ci-après la fin de cet article.

Henri FLEON (1759-1825) avait étudié à Liège, chez DEFRANCE. Il dessinait avec art et les petits meubles qu'il décorait étaient fort recherchés des étrangers.

- Une peinture à la Gouache sur bois - 45 x 34 - signé J.H. FLEON - 1798. Allégorie sur la révolution française - Composition d'une finesse remarquable (collection L. Dethier) La famille LEFIN, elle aussi, a donné des enlumineurs estimés. Dans les dernières années du siècle, Jean et Pierre, marchant tous deux sur les traces de leurs devanciers, acquirent une certaine notoriété. Et plus tard, Louis et Charles ne furent pas inférieurs. (A. Body)

Jean LOHET

D'abord en apprentissage chez Jean Gernay, il alla ensuite travailler chez de Moranville, qui excellait dans les fleurs et, à ce que rapporte Longrée, il surpasse bientôt son maître. Il devint secrétaire particulier de John Cockerill et abandonné complètement les pinceaux. Il est mort à Seraing vers 1835. (A. Body)

LECOMTE Louis

Est né à Spa le 21 Août 1745, fils légitime de Lambert Lecomte et Marie Culot. Il est signalé installé en GREVIOULLE et à la rivière en 1773.

"Il avait commencé par s'essayer dans l'encre de Chine, mais il ne tarda pas à se livrer exclusivement à la peinture des fleurs, genre où il égala les plus habiles, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par un spécimen qui nous est resté. En effet, les roses qui décorent les portes du petit tabernacle de l'église de Becco (La Reid), meuble qui provient du couvent des Capucins de Spa, décèlent le faire d'un artiste remarquablement doué. Aux premières années de la Révolution, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles et délaissant l'art, s'engagea dans les troupes républicaines, où il devint Capitaine au 10^e Régiment des hussards. Fixé plus tard à Paris, où il jouissait d'une pension militaire, nous le voyons adresser, en date du 14 octobre 1802, au Maire de Spa Lezaack, une lettre assez intéressante, dont voici le résumé.

Apitoyé sur le sort de ses anciens concitoyens, qui, pour la plupart possèdent des talents capables de les faire prospérer en d'autres lieux, Lecomte déclare qu'il s'est occupé dans la capitale d'apprendre la peinture sur porcelaine. Et, afin de transmettre ses connaissances aux artistes de Spa, il a exploré et visité toutes les manufactures les plus en vogue de Paris, et s'est assimilé tous les procédés concernant l'application des couleurs et de la dorure à la porcelaine. L'industrie des ouvrages de Spa étant presque entièrement tombée, il voudrait le remplacer par la peinture sur porcelaine. Tout lui semble réuni à Spa, pour faciliter l'établissement d'une manufacture, puisqu'il y a des peintres de talent, des mines de houille pour la cuisson des pièces, et même des acheteurs dans les visiteurs qui viennent l'été. Il s'offre donc à fournir gratuitement tous les renseignements nécessaires à pareil établissement.

S'il faut en croire Longrée, Lecomte serait mort commandant des vétérans à Juliers, où Napoléon avait élevé une forteresse confiée à la garde de ces vieux braves". (A. Body)

Nous possédons signé L. Lecomte (ce qui est très rare à l'époque) une boîte à quadrille et un cartel, ce qui permet d'en reconnaître d'autres tant sa façon de peindre les fleurs est particulière. Le Musée de la Ville d'Eaux possède également quelques objets que l'on peut attribuer à Louis Lecomte.

LECOMTE LOUIS

Liste des fonctionnaires publics des pays de Franchimont, de Stavelot et de Logne 1793 (F. 90)

Louis Le Comte né et domicilié à Spa, âgé de 48 ans, marié, fabricant d'ouvrages vernis de Spa, et peintre de profession, élu officier municipal de la commune de Spa en 1790, forcé de s'expatrier à la contre-révolution de 1791, vexé de procès par les contre-révolutionnaires, réfugié en France, membre de la Société des Jacobins de Paris, rentré à Spa avec les Français à la fin de 1792, continué officier municipal, actuellement retiré en France et comme il est pourvu d'une place de capitaine d'une compagnie des chasseurs belges et liégeois au service de la République, il réclame le paiement des arrérages de ses appointements.

Lettre autographe de Louis Le Comte à L.F. Dethier (F.90)

"Nîme en Langedoc, département du Gare, ce 12 vandemyer an 7. Le Comte capitaine au 10e régiment des hussards à son compatriote de Thier représentant du peuple".

Le Comte capitaine chargé de l'Administration de l'habillement. Lettre dans laquelle Le Comte demande des nouvelles de son pays et de ses amis à L.F. Dethier. Elle nous permet de connaître son écriture, son style, son orthographe et sa signature.

Transport créatif d'une Rente par le Sieur Louis LECOMTE ... le 10 avril 1773 par devant moi notaire public ... lequel a constitué sur sa maison, appendices et dépendances qu'il a en possession au Vinâve de Grevioulle ...

(Régistre N° 1 aux oeuvres - rentes et Donations)

LECOMTE...Louis - Août le 21 - 1745 fils légitime de Lambert et Marie Culot - susceptores Etienne Leconte et Anne Jeanne Culot. (Régistre de l'Eglise paroissiale de Spa. Baptêmes du 6 juillet 1692 - 23 juin 1748)

"Paris 26 avril 1793 ... le fils le Comte de Spa et ici à Paris et travaille chés nôu cousin XHROUET.

(Lettre de L.L. FREON à son grand-père au Marché - Theux)

Le Loup Antoine

Ce dessinateur et peintre Spadois portait comme surnom "le dauphin" peut-être parce qu'il habitait la maison enseignée "AU DAUPHIN", peut-être surtout parce qu'il avait dignement succédé à son père Remacle dans la carrière artistique.

Antoine le Loup est né le 29 avril 1730. Nous ignorons la date de sa mort. Il exerçait encore son métier en 1796 et certains pensent qu'il décéda en 1802. Antoine s'est distingué par une extraordinaire virtuosité dans les dessins et les lavis à l'encre de Chine. Les nombreuses miniatures conservées au Musée de Spa en témoignent. (Dessins et Lavis Spadois - exposition 1966)

"... en décrivant Jean Gernay. Au surplus peu de peintres de cette époque dessinaient d'après nature. Cependant, j'ai vu, et Longrée pourrait confirmer le fait, des lavis, paysages, exécutés d'après nature ou d'imagination, par un Leloup dit le dauphin qui avait un véritable mérite artistique. Ainsi

Omeganck faisait-il grand cas des dessins de cet artiste Spadois, surtout de ceux qui représentaient des masses d'arbres ou des buissons, toujours exécutés avec hardiesse et fidélité. Comme artiste, le Dauphin avait infiniment plus de talent que tous les peintres de l'époque".

(Manuscrit Joseph Servais ancien bourgmestre)

"Fils de Remacle Leloup, Antoine Leloup dit le Dauphin est mort très vieux vers 1800. Il excellait dans les vues de Spa qu'il peignait à l'encre de Chine sur vélin ou parchemin. Ces dessins étaient enlevés par les étrangers au fur et à mesure qu'il les faisaient". (Manuscrit Longrée)

LELOUP...Antoine le 29 Avril 1730. De Remacle Leloup et Thérèse Leloup. Parrain Gilles Wilkin - marraine Elisabeth Dagli, grand-mère.

Les lavis d'Antoine Le Loup sont actuellement très appréciés recherchés. Ils sont souvent signés, mais lorsqu'ils ne le sont pas, ils sont facilement reconnaissables. Ils sont d'une précision et d'une délicatesse remarquables. Le Musée de la Ville d'Eaux en possède une belle collection.

RAQUET A.

Nous possédons deux lavis à l'encre de Chine sur vélin : une Géronstère et une Sauvenière (vers 1750) de très belle facture et signée A. Raquet.

Dans le registre paroissial des baptêmes de Spa de 1692 à 1748. Nous trouvons un seul Racquet A. que voici.

RACQUET...Antoine, né le 10 février 1715 de François Racquet et d'Ida Pottier parrain Hubert Rosseaux et marraine Hélène Tahan.

Inconnu d'Albin Body auprès duquel nous trouvons seulement au nom de Raquet : "en janvier 1792, la citoyenne Tournay, épouse de Henri-Joseph DULOUP, déclare qu'elle donnait de l'ouvrage à la citoyenne Angélique Culot, veuve RAQUET".

(Archives de Spa)

Actuellement, nous ne connaissons rien de plus sur ce RAQUET A. qui cependant, dessinait à merveille.

LES TAHAN

"Le nom de Tahan fut aussi de ceux qui marquèrent dans notre modeste industrie; cette famille compta aussi bien des ébénistes que des peintres. Parmi les premiers, on a conservé les noms de trois d'entre-eux, cousins germains : Jean, Pierre-Lambert et Nicolas qui exerçaient le métier de tabletiers aux dernières années du XVIIIe siècle et allèrent s'établir à Paris. L'un d'eux dut y faire souche, car, vers 1860, il y avait au coin de la rue de la Paix et du boulevard des Capucines, un ébéniste de l'Empereur, tenant magasin de coffrets de luxe, qui, suivant ce que nous avons appris, descendait de Pierre-Lambert.



Pascal TASKIN
Facteur de Pianos (Theux 1723 - Paris 1795)
Peinture à l'huile. Coll. Madame P. Wéry

Parmi les seconds, Pierre dont le nom apparaît en premier lieu est qualifié de doyen des peintres de Spa dans une enquête de l'année 1755. Les Tahan qui s'adonnèrent exclusivement à la peinture des objets de Spa, furent Jean, dont la spécialité était les fleurs. Pierre, mieux doué, se fit paysagiste. Profitant des enseignements de Fassin, il ne tarda pas à figurer au rang des bons gouacheurs du bourg. Il fut surtout copiste habile. François Dechesne, l'un des marchands importants de l'endroit, se l'était attaché. Notre artiste ayant réussi plus tard à être mis en relation avec Omegang, lors du séjour que ce peintre fit à Spa, en obtint de précieux avis. Joseph, frère du précédent, était aussi admirablement doué; il interprétait la nature avec succès et ses paysages étaient appréciés, mais il mourut prématurément. Jean et Vincent, fils de Charles Tahan sont également dignes de mention.

Jean-Hubert, né en 1777, qui sut se faire, dans les premières années du siècle une certaine célébrité comme peintre d'histoire, avait débuté par la décoration de boîtes. Le Chevalier de Fassin, qui séjournait à Spa, devinant en lui d'extraordinaires aptitudes, s'intéressa à ses travaux et l'encouragea par ses conseils. Plus tard, il réussit à entrer dans l'atelier du peintre David. Dès lors, il se livra exclusivement à la peinture d'histoire. On a de lui une oeuvre souvent citée, le Martyre de St-Lambert, qui se trouve à la cathédrale de Liège. Il est mort à Niort (Deux Sèvres) le 23 mai 1843".

(A. Body)

- un passeport du 20 août 1813 pour se rendre à Paris.

TAHAN Charles-Henri né à Spa en 1749 - peintre et négociant.
(collection L. Dethier)

- une gouache par Tahan à Spa.

Cupidon aiguisant ses flèches. (Collection Musée de la Ville d'Eaux)

TASKIN Pascal

Portrait de Pascal Taskin peint en 1762

Ce célèbre facteur de clavecins, établi à Paris, où il était devenu "Garde des instruments de musique du Roi" y est mort sur la fin de l'an 1792. Il était né à Theux, pays de Liège, vers l'an 173. et il mérite d'être signalé à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité, comme une sorte de bienfaisance personnifiée, surtout pour tous ceux de ses compatriotes Liégeois et Franchimontois qui arrivés à Paris, recouraient à

son amitié, à ses bons conseils et même à sa bourse.

L.F.D.

(note manuscrite de Laurent-François Dethier f. 115)

N.B. Pascal Taskin avait épousé la fille de son patron.

f. 115 photo d'une reproduction du portrait peint de Pascal Taskin, (qui se trouve chez le Docteur Delneville)

(note ajoutée de la main d'A. Body).

Lettres autographes F. 220

... du 6 avril 1784 à Monsieur Deleau, bourgmestre et Directeur des postes à Spa. Par l'occasion d'un clavecin que je viens d'envoyer à notre prince de Liège les derniers jours du mois passé, j'y ai joint soixante douzaines de dés à Sept livres la douzaine ... Je me propose dans quelques années y aller moi seul et que j'aurai plus de loisirs de vous voir, connaître et examiner Spa et ses charmants environs.

... 16 juillet 1784 à Monsieur Gerard Deleau, bourgmestre de Spa, lettre qui concerne MONTAUBAN et ses associés qui sont une clique de peu de chose ... ce conte de St-George ne vaut pas mieux de manière que je ne vous conseille nullement de vous charger de cet effet. Il est question aussi de son neveu POUHAN et de l'emploi de Mr MOULAN à la banque ... ce sera le seul moyen de récupérer ce qu'il me doit.

... 15 juin 1787 à Monsieur Gérard Deleau, bourgmestre de Spa. Je viens de faire mettre aux voitures publiques deux peintes de vernis fait pour mettre sur le cuivre et fer dorés ... ainsi qu'ont été envoyés les assortiments de papiers de tapisserie de Chez Mr. Arthur vers le dix ou douze de mai dernier ... les cinq carcasses de lustres vont partir ...

... 18 Avril 1790 à Monsieur l'Abbé Jehin prêtre et professeur d'éducation à la Maison de l'honorable défunt Mr de Sclessin à Spa.

Monsieur et très cher patriote, ... longue diatribe patriotique.

... 16 novembre 1791 à Monsieur l'Abbé Jehin vicaire à la paroisse de St-Hilaire à Sivet ... ce sera la France qui sera la boussole de l'univers entier... nous vaincrons les bastilles du dehors comme nous avons vaincu celle du dedans.

Il parle de Brixhe, Fion, Lecompte et son épouse

... 18 février 1793. Triste et inopinée nouvelle de la mort du citoyen Pascal TASKIN, reçue au moment où ses bons amis de Theux, Spa, Liège s'attendaient au plaisir de le voir venir passer quelques jours agréables au pays ! délivré de ses ennemis.

Son amie Melle DESPAU.

... Lettre de Pascal TASKIN, Député auprès de l'Assemblée Nationale de France, au Sous-Secrétaire du Congrès Franchimontois M. FION.

F. 37

Paris, le 19 Septembre 1790. Messieurs,

Je m'empresse de vous informer du résultat honorable que nous avons obtenu hier au soir, 18 courant, à l'Assemblée Nationale de France, auprès de laquelle votre Corps légal Franchimontois m'a fait l'honneur de me nommer son Député... On a été à voix par assis et levés, et les deux tiers de l'Assemblée ont insisté et ordonné de nous entendre dans la place honorable où l'on nous avait placés ... Au reste, soyez assurés, Messieurs, que mon zèle et mon activité ne se ralentiront point et que toute ma vie sera vouée au bonheur de ma Patrie.

... Votre très humble et très obéissant serviteur.

signé Pascal TASKIN

F. 82 adresse à la date du 1er Février 1790 (lettre de change)

Gérard Deleau.

Monsieur Pascal TASKIN, facteur des Clavecins du Roy,
Rue de la Verrerie vis-à-vis St Mery à Paris.

Annonces de Spa du 7 août 1789.

A vendre également : un clavecin à deux claviers de cinq octaves en plume; les variations sont en cinq parties et se font avec les genoux. Il est orné d'une très belle peinture et d'un beau vernis. Ce clavecin, fait par le fameux Pascal TASKIN, facteur de clavecin de Louis XVI et Garde des Instruments de sa chambre est d'une toute nouvelle invention fort approuvée par les premiers connoisseurs de l'Europe.

Les cahiers Ardennais 1936 (P. Lafagne)

"Pascal TASKIN naquit à Theux en 1723 de Jean TASKIN et Jeanne RIVIER. Le premier pianin est construit par TASKIN en 1776. On peut donc en conclure que notre concitoyen est le père du pianin".

Dans "Connaissance des arts" de Juillet 1968, nous lisons :
... au Musée "Le Victoria and Albert Museum de Londres"
"Le chef-d'oeuvre des collections est sans conteste un petit
clavecin de Pascal-Joseph 1er TASKIN qui porte la date de
1786. On ne compte actuellement au monde qu'une dizaine
d'instruments : clavecins, amandine, piano-forte, épinettes
qui soient entièrement sortis des ateliers de Taskin... Ce
clavecin est exceptionnel : non seulement, il a été entière-
ment fabriqué dans ses ateliers, mais ses qualités organolo-
giques sont aussi remarquables que la perfection de son
décor ... La caisse de laque noir, à décor intérieur de chi-
noiseries et à piètement doré, admirablement exécutée, apporte
un des plus éclatants témoignages du raffinement décoratif
des instruments de musique au XVIIIe. Pascal-Joseph TASKIN
est un curieux personnage. Né à Theux près de Liège en 1723,
il fut l'élève d'un des meilleurs facteurs d'instruments à
claviers du XVIIIe, Blanchet, dont il épouse la veuve en 1766.
Installé à Paris, rue de la Verrerie, dans l'atelier Blanchet,
Taskin fut successivement garde des Instruments Royaux, puis
garde et facteur des Instruments de la Musique de la chambre
du Roi et de la famille Royale. Il partagea par la suite une
partie de ces fonctions avec son neveu, Pascal-Joseph II
TASKIN.

Peu modeste, il commente en ces temps l'une de ces Restaura-
tions effectuées pour le compte des Menus Plaisirs en 1777 :
"Pour avoir fait de ce mauvais clavessin le meilleur qui soit
chez le Roi".

LES WILKIN

"Le nom de WILKIN fut également de ceux dont notre art a per-
pétué le souvenir. Henri WILKIN (1735-1785) excella dans les
copies de Boucher et Coypel; talent souple, fécond et gracieux,
il aborda aussi et non sans succès le paysage. Il dessina
aussi pour le médecin de Limbourg deux des vues qui ornent la
seconde édition des "Amusements de Spa" de J. Ph. de Limbourg.
Son fils, Lambert-Henry (1753-1820), communément appelé le
Romaniste, en raison de son long séjour à Rome, s'adonna
d'abord exclusivement à la gouache.

"Le Sieur WILKIN, peintre à gouache (sic) et en miniature,
fait offre de ses talents aux Seigneurs et Dames qui voudraient
prendre de ses leçons.

On peut voir chez lui quelques morceaux qu'il a exécutés sur le papier et le vélin qui peuvent donner une idée de son savoir-faire". Liste de Seig. et Dames 18/07/1780.

"Wilkin, dit le Romain, élève du Chevalier de Fassin, après avoir fait des études en peinture à Rome, où il a recueilli d'après nature les esquisses de monuments de l'antiquité et des plus riants paysages, a établi son atelier de peinture à la Fontaine d'Or, où il invite les amateurs à le visiter".

"Liste des Seign. et Dames. 1788" "Il a peu peint sur les boîtes de Spa" (Longrée)

"Il laissa un fils, Gérard, qui possédait un joli talent d'amateur". (A. Body)

WILKIN ... Henri - Mai le 18-1731. De Henri Wilkin et Jeanne Deprez.

Susc. Philippe le Houjon et Jeanne Mathieu Charlos

WILKIN...Mathieu-Lambert Mai le 22 1735. De Lambert-Toussaint WILKIN et Elisabeth-Mathieu Goffin.

Susc. Toussaint Wilkin et Marie-Anne Goffin.

(Régistre paroissial 1692-1748)

- une gouache sur bois : La sainte famille dans un décor agreste signé H. WILKIN (collection Musée de la Ville d'Eaux).

- La promenade de Sept Heures à Spa
Lavis à l'encre de Chine dû à H. WILKIN
peintre à la Reine d'Hongrie à Spa. 1772 (Coll. L. Dethier)

XHROUET LAMBERT

"Le premier tourneur du siècle" est né à Spa le 3 décembre 1707 et décédé le 2 avril 1781.

"Le Tour excelle à Spa au-dessus des autres professions. On y fait quantité de beaux ouvrages en ivoire, en écaille, en nacre de perles percés à jour, des étuis, des tabatières, des portraits, des pyramides etc ... Il y a plusieurs tourneurs de profession, mais il n'y en a qu'un, qui puisse fixer l'attention des curieux. C'est le Sieur XHROUET, à l'Hôtel de Lorraine; il excelle dans cet art et il l'exerce avec une dextérité, qui charme les connaisseurs. Il ne vient personne à Spa, qui ne soit curieux de voir de ses ouvrages et qui ne veuille en emporter quelques pièces ... Quantité de petits ouvrages, étaient autant de petits chefs-d'oeuvre, dont on ne pouvait discerner toutes les parties qu'à l'aide d'un microscope.

Il avait une petite table avec six tasses, leurs soucoupes, la théière et le sucrier, qui se renfermaient dans un petit oeuf d'ivoire, qui n'était pas plus gros qu'un pois. Il avait encore une pyramide d'une délicatesse admirable; elle était surmontée d'un globe, qui n'avait qu'une ouverture assez petite, dans lequel il avait tourné une boîte à portraits de trois pièces, dont le diamètre occupe toute la capacité intérieure, et la boîte était tournée en petits godrons et en d'autres figures, qui rendent cette pièce plus difficile et plus curieuse, que celles, qui avaient paru dans le même genre.

Aussi cet artiste s'est acquis une réputation distinguée qui lui a mérité l'honneur d'être appelé avec ses tours, en diverses Cours : à Vienne, l'an 1748 par sa Majesté Impériale, à Paris l'an 1757 par le Duc d'Orléans, à Bruxelles plusieurs fois par le Duc Charles de Lorraine, en Angleterre et ailleurs; il est actuellement sur le point de partir pour la Cour de Bareith, où le Marggrave lui a fait l'honneur de l'appeler, après l'avoir vu travailler à Spa cette saison. Les distinctions sont des bons garants de sa supériorité dans cet art et du goût des Etrangers, qui lui rendent visite à Spa.

(J. Pl. de Limbourg)

Dans la liste des Seigneurs et Dames de 1767, Xhrouet est qualifié de Tourneur de Monseigneur le Duc d'Orléans. Nous n'avons jamais rencontré d'objet que nous pourrions attribuer à Lambert-Xhrouet. Il doit en exister un peu partout en EUROPE, mais comment les découvrir ? Nous possédons une boîte à quadrille recouverte de plaques de nacre merveilleusement découpées. Les quatre boîtes intérieures sont entièrement fabriquées en nacre ciselée. Nous souhaiterions pouvoir l'attribuer à Xhrouet, malheureusement nous ne possédons pas de référence sérieuse et nous n'avons la possibilité d'aucune comparaison.

XHROUET...Lambert - le 3 décembre 1707. De Jean Lambert Gérard Xhrouet et Anne Servais Fontaine.

Susc. Servais Fontaine et Marie Delierneux.

(Régistre paroissial 1692-1748)

Lambert Xhrouet deviendra propriétaire de la Redoute, en association avec Gérard Deleau, le docteur Jean-Philippe de Limbourg et Jacques Nizet de Liège - le 26 juillet 1763 - pour l'exploitation des jeux et maison d'Assemblée.

Il deviendra propriétaire du Grand Hôtel (Hôtel de ville actuel), de l'Hôtel de Lorraine qu'il habitera pendant de nombreuses années et fera une fortune considérable.

XHROUET Philippe

"Un autre XHROUET tint une place des plus honorables dans l'histoire de la céramique, et fut peintre estimé à la célèbre manufacture de Sèvres. Voici ce que nous lisons dans un volume récent, consacré aux produits de cet art délicat : ... 1757, XHROUET (sic) trouvant le rose-carné, dit POMPADOUR. Notre concitoyen figure dans la liste des peintres cités dans cet ouvrage et son monogramme était une croix de malte".

(A. Body)

"Sèvres créa en 1757 la rose Pompadour en hommage à la belle marquise ... La grande protectrice de la Porcelaine française avait été l'âme de cette nouveauté et sut en tirer un parti admirable auprès de son Royal amant". Dans la liste des principaux peintres-décorateurs et doreurs de 1738 à 1900, avec leurs marques et les dates de leur passage à la manufacture : XHROUET, paysages - 1750-1775.

(Porcelaines de France - Emile Tilmans)

Madame de Pompadour et la création de la Porcelaine de France - J. Terrason. "Si Xhrouet a inventé la couleur du jour levant, il savait aussi jouer de toutes les teintes de sa riche palette".

Les Porcelaines du XVIII siècle français. Hachette 1964 page 216 : Ce petit secrétaire, qui porte l'estampille de Carlin, offre des plaques datées de 1773 à décors de paniers fleuris dans des encadrements verts, qui portent la marque du peintre Xhrouet.

XHROUET Philippe. Beauvais v. 1726 - Sèvres 20 décembre 1775 Peintre de fleurs et de bordures 1750-1775 à Vincennes et à Sèvres.

Marque : une croix de Malte

L'orthographe de ce nom étrange est très variable. Est retenue ici celle qu'il adoptait le plus souvent pour émarger les états de paiements ainsi que les actes inscrits dans les registres paroissiaux. Généralement il est écrit "Xhrouet" par les tiers. Dans les archives de la manufacture de Sèvres, cet artiste, surtout au début de sa carrière, est désigné sous le nom de "Secroix" ou simplement "Croix". L'étrange consonnance

de Xhrouet a pu faire supposer, un peu hâtivement sans doute, que c'était peut-être un sobriquet ou surnom provoqué par la mauvaise prononciation du nom "Secroix".

... dans l'acte de mariage le 11 novembre 1755 à Paris, de Philippe Xhrouet peintre à la Manufacture de Vincennes, avec Marie-Anne Denisot, il est signalé "fils de Lambert Xhrouet, marchand à Beauvais".

... Philippe Xhrouet, auparavant peintre en bordures d'éventails, entra à la Manufacture de Vincennes en février 1750, au salaire de 40 livres par mois. Augmenté de 10 l. en mars puis encore en avril et de 6l. en août de la même année, il parvenait à 72l. en avril et à 75l. en octobre 1751.

En janvier 1753 il atteignait 80 l. maximum auquel il demeura jusqu'à sa mort, survenue en activité le 20 décembre 1775, six mois à peine après celle de sa femme. Une note exceptionnelle du registre matricule précise, dans la notice réservée à Xhrouet : "au 1-1-58 Xhrouet après avoir fait de lui-même plusieurs essais de couleurs a trouvé un fond de couleur de rose très frais et fort agréable, il a eu pour cette découverte à peu près 150 l. de gratification". Il s'agit vraisemblablement du fond rose baptisé abusivement rose Pompadour ou encore contre toute logique rose du Barry, appellations que les archives de Sèvres ne mentionnent pas.

Xhrouet travailla beaucoup en extraordinaire (c'est-à-dire en surplus du travail effectué à l'atelier et rétribué au mois) décorant des pièces très diverses notamment "en frises riches". Il améliorait ainsi les conditions d'existence d'une nombreuse famille. Sa fille aînée, Marie-Claude-Sophia travailla aussi dans les ateliers de Sèvres.

Le signalement de Xhrouet, quand il entra à Vincennes, n'est ni attrayant ni flatteur : "visage pâle, cheveux châtain, portant perruque ... son genre de talent est la peinture en paysage qu'il ne possède que médiocrement dessinant mal et ne laissant aucun progrès à espérer". Xhrouet sut compenser l'apparente faiblesse de ses dons par d'autres qualités si l'on croit la progression, d'une rapidité exceptionnelle, de ses émoluments.

(Du catalogue Frick - Melle Marcelle Brunet - Paris)

LA PROMENADE DE SEPT HEURES
=====

Origines

Dès les premières années du XVII^e siècle, Les Bobelins avaient pris l'habitude de se rassembler, pour s'y distraire, dans une prairie située au bord de l'eau, là où s'étend aujourd'hui notre Parc de Sept Heures. Des dessins de l'époque le prouvent (1).

La promenade était comme un exercice réel qui donnait à Spa l'allure d'un centre bien agréable de gymnastique médicale. L'endroit le plus fréquenté était la Prairie de Sept Heures ainsi nommée parce que, dans les beaux jours, on ne commençait à y jouir de la fraîcheur de l'air qu'à cette heure-là. On donnait d'ailleurs la même explication pour la Prairie de Quatre Heures "qui a pris son nom de ce que le soleil s'en retire vers cette heure-là (2). Il est bien entendu qu'il s'agissait de prairies, sans plus. C'était tout ce que Spa pouvait offrir aux Bobelins désireux de se promener tout en conversant avec des amis.

Les expressions Sept Heures et Quatre Heures correspondaient aux moments de la journée habituellement choisis par les étrangers qui séjournaient à Spa. De nos jours, cela peut paraître naïf, car tout ce qui concerne la promenade pédestre a été détrôné par l'épanouissement spectaculaire de l'automobile. Mais, aujourd'hui encore, alors que nous sommes entourés de grands arbres, il suffit de rester quelque peu dans l'espace du Rond-Point par une après-midi de grand soleil pour découvrir tout le soulagement que procure l'ombre des arbres.

Body a trouvé le nom de Prairie de Sept Heures dans un document de 1642. Il ne nous dit pas de quel document il s'agit, mais ce fait révèle que la dite appellation existait de puis pas mal de temps. Il est bien entendu que pareil endroit n'était pas l'idéal touristique et encore moins médical pour les seigneurs et dames qui étaient pourtant la principale source de revenus locaux. Le Magistrat sentait confusément que l'intérêt de Spa exigeait quelque chose de mieux approprié. Il fallait imaginer un coin tranquille et bien aménagé où les étrangers pussent s'y aller reposer et se divertir, mais les autorités locales étaient lentes pour passer à l'action.

(1) Albin Body : "Histoire et Bibliographie spadoises" II

pp 359 ...

(2) J-Ph. de Limbourg : "Les Amusemens de Spa" II(1783) p.266

Les rassemblements des Bobelins prenaient souvent de l'importance par le nombre des participants qui s'élevait jusqu'à trois cents personnes, avec carrosses et chevaux. La pression était si forte que les étrangers en arrivaient même à "pénétrer dans les pré voisins pour y pratiquer leurs exercices", ce qui fut l'origine d'un procès qui se plaida devant la Cour de Justice de Spa en 1660.

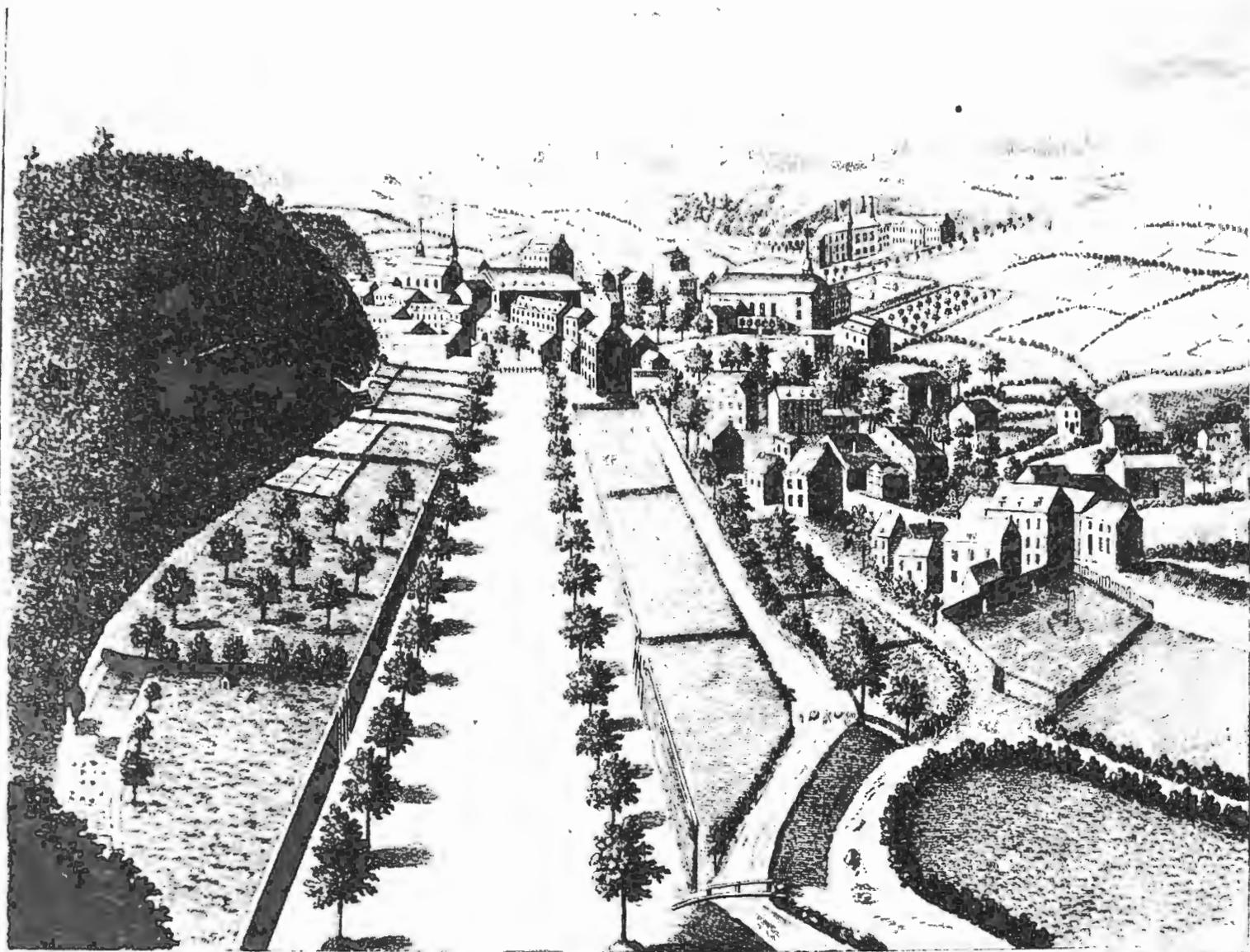
En 1669, lors de la visite à Spa de Cosmes III de Médicis, grand-duc de Toscane, celui-ci se rendit "aux prairies de Sept-Heures et de Quatre Heures qui n'étaient encore que des terrains vagues" (3). Il put aussi utiliser un endroit fort agréable relativement récent puisqu'il datait de 1643, c'est-à-dire le jardin des pères Capucins. Les nobles seigneurs et dames s'y donnaient volontiers rendez-vous pour y poursuivre des entretiens, y rencontrer d'autres amis et même, parfois, pour y amorcer des tractations politiques. Par le large usage qu'en firent les Bobelins, ce jardin joua un rôle appréciable. Peu à peu on vit même les visiteurs s'affranchir du respect qui s'imposait en pareil lieu qui prit ainsi l'allure d'un endroit public (4). Le jardin des Capucins et ses gloriottes formèrent un heureux complément pour toutes les heures du jour jusqu'à 18 $\frac{1}{2}$ heures.

Cosmes III de Médicis profita aussi largement de la Prairie de Sept Heures qui, à cette époque, "était disposée en forme de théâtre par un bois qui s'étendait sur la colline la protégeant d'un côté et qui ajoutait au charme et à la beauté du site".

Parmi les membres de la suite de Cosmes III se trouvait Piero-Maria Baldi, peintre et architecte. Il était inspecteur général des bâtiments d'Etat à Livourne et à Pise, nous dit A. Buchet. Les lavis dont Baldi a illustré la relation de son voyage, comprennent notamment une vue de Spa. On y voit l'église paroissiale et les bâtiments conventuels des Capucins.

(3) Arsène Buchet "Cosmes III de Médicis à Limbourg et Spa en 1669" (Ed. Bulletin des archives verviétoises T.V 1969)

(4) Pierre Lafagne : "Spa et les Capucins" (Ed. "La Vie Wallonne, 1939) La pierre fondamentale de l'église des Capucins (1645), découverte en 1935, figure dans les collections du Musée Communal de Spa.



La Promenade de Sept heures à Spa | *The Seven o'Clock Walk at Spa*

Gravure sur cuivre d'après un dessin de H. WILKIN
extraite des « Amusemens de Limbourg » 1783

Transformations

PROMENADE DE SEPT HEURES

Il fallut attendre un siècle encore avant que Spa ne pût offrir à ses visiteurs un cadre tranquille, correctement aménagé dans un cadre de verdure. Pour atteindre ce but, la pression du prince-évêque ne fut pas inutile pour secouer les hésitations du Magistrat toujours hanté par les problèmes du budget. La grande décision tomba le 4 octobre 1757 suite à une délibération (5) de laquelle nous extrayons la description ci-après :

"Il conviendrait de construire une promenade pour satisfaire aux demande des Seigneurs et Dames qui viennent boire nos eaux de Spa. Il y aurait lieu de la faire en la Prairie de Sept Heures, desous Spa, attendu que c'est un endroit qui a été de tout temps chéri et estimé par les étrangers et que d'un temps immémorial, cette place a été fréquentée et occupée comme mode promenade".

En 1757, différents terrains furent expropriés pour un montant de 12.000 florins. La Promenade de Sept Heures comportait, à cette époque, une allée centrale plantée d'ormes et de tilleuls. Deux ans plus tard, on y ajouta "soixante beaux ormes". Par la suite et toujours pour donner satisfaction aux Bobelins, on créa, au bout de l'allée ce qu'on appellera plus tard le Rond-Point. Pour réaliser cette entreprise, des travaux significatifs furent exécutés : "On dut d'abord faire disparaître une sorte de promontoire ou de saillie qu'avait la colline, en face du Rond-Point et il fallut enlever un énorme cube de roches et de terre au pied de la montagne. Ensuite, on modifia le cours de la rivière ou plutôt on en reporta le lit vers l'avenue du Marteau de façon à le tirer en ligne droite.

L'autorisation du Prince pour procéder à ces travaux avait été accordée en 1780 et l'achèvement eut lieu en 1782"(6)

(5) Registre de l'an 1754, folio II, archives de Spa, cité par Body dans le tome II, page 364 de son "Histoire et Bibliographie" (1892)

(6) A. Body op. ci.

DISPARITION DE LA PRAIRIE DE QUATRE HEURES

Le succès de la Promenade de Quatre Heures ne dura pas.

Après 1750, les Bobelins l'avaient délaissée pour la raison qu'un particulier en avait acheté le terrain. Il avait alors entouré le tout d'une haie et il n'avait laissé au public qu'une petite allée qui permettait d'atteindre les sentiers de la montagne. Plus tard, une nouvelle allée fut aménagée avec une bordure de charmilles. Néanmoins, le nom de la voie a été conservée bien qu'il n'y ait plus de promenade du tout.

DESSINS, GRAVURES, LITTERATURE

Jusqu'au premier quart du XVIIIe siècle, tous les ouvrages qui furent publiés sur Spa étaient centrés **sur les** eaux minérales et les sources spadoises. L'état de la science médicale était encore si pauvre que la réputation d'eaux minérales ferrugineuses exceptionnelles et situées en un lieu aussi favorisé de la nature que Spa, accapara l'attention passionnée de l'Europe qui accorda à ces eaux un crédit voisin de l'exagération.

A partir de 1734, l'apparition de la première édition des "Amusemens des Eaux de Spa", dont l'auteur est resté inconnu, marqua une tendance générale vers la promotion des plus belles vues du bourg, des coins les plus pittoresques et des promenades les plus charmantes. Dans cette édition figurait déjà la PROMENADE DE SEPT HEURES. A côté des diverses publications, il y avait surtout la pléiade d'artistes spadois qui se distinguèrent dans le dessin et la peinture, surtout dans la confection de dessins à la plume et de lavis à l'encre de Chine, sur vélin ou sur parchemin. On retrouve la plupart de leurs oeuvres dans les principaux ouvrages du temps et presque tous réservent une place de choix à la promenade qui nous intéresse, à ce point de ralliement des Bobelins.

Les phrases de la présente étude sont bien insuffisantes pour donner une idée de l'importance artistique de ce temps-là et de la place qu'on accordait à la Promenade de Sept Heures.

Rien ne peut mieux éclairer le curieux que la lecture du catalogue qui fut édité à l'occasion de l'exposition organisée au cours de l'été 1966 (7). La conclusion de l'étude centrale de cette publication est significative : "Dès le début du 18e siècle, l'artisanat artistique spadois brilla d'un éclat remarquable dans les domaines du dessin et du lavis, au point que ce fut dans la modeste bourgade de Spa que la principauté épiscopale de Liège et les vastes pays rhénans trouvèrent des illustrateurs".

Remacle le Loup (1708-1746) fut l'un des plus brillants artistes du genre.

Rien que pour cette seule promenade, Remacle le Loup consacra une série de lavis qui sont répertoriés comme suit :

- N° 127 Promenade de Sept Heures Spa
- 143 Promenade de Sept Heures du côté du couchant
- 144 La Promenade de Sept Heures et une partie de Spa l'an 1771 (8)
- 145 Spa et la Promenade de Sept Heures
- 146 Vue prise de la petite esplanade au bout de la Promenade de Sept Heures. Dessin à la plume
- 147 Vue de Spa et de la Promenade de Sept Heures vers 1782. Dessin à la plume (8)
- 153 Vue de la Promenade de Sept Heures à Spa, lavis en médaillon.
- 167 Promenade de Sept Heures, dessin à la plume

Quand on ne considère que le côté pacifique du XVIIIe siècle, on doit reconnaître qu'il fut réellement un siècle extraordinaire et l'on comprend qu'il soit regardé comme le Grand Siècle. A fortiori pour Spa qui entamait alors une ascension spectaculaire provoquant l'éclosion de nombreux talents artistiques. Les artistes, eux, croyaient à un enthousiasme qu'on ne retrouvera plus jamais après cet étonnant "Grand Siècle".

(7) DESSINS ET LAVIS SPADOIS 1559 - 1815. Exposition organisée du 2 juillet au 4 septembre 1966 par la Commission du Musée Communal de Spa. Etude particulièrement fouillée du Dr. André HENRARD.

(8) Selon toute vraisemblance, ce lavis n'est pas de Remacle le Loup, car celui-ci mourut en l'an 1746.

Cette période révéla bien d'autres artistes parmi lesquels nous citons notamment Mathieu Xhrouet, de Beaurieux et Renier Roidekin qui multipliaient leurs dessins et leurs diverses "veues naturelles en peisages". De Roidekin, par exemple, nous connaissons un dessin à l'encre de Chine, sur vélin, intitulé "SPA ET LA PRAIRIE DE SEPT HEURES".

REMACLE le LOUP qu'on appela, lui aussi, "le Grand" eut son "Dauphin" en la personne de son fils ANTOINE le LOUP (1730-1802) qui fut pareillement un maître en matière de dessins et de lavis à l'encre de Chine. En l'occurrence, nous citons son lavis en médaillon "VUE DE LA PROMENADE DE SEPT HEURES A SPA". L'apparition, en 1763, des "Nouveaux Amusemens des eaux de Spa", marqua véritablement un sommet dans l'affirmation du prestige des eaux spadoises. Ce qui nous intéresse ici, c'est que les vues de cet ouvrage furent dessinées par Antoine le Loup. Le Dr. J-Ph. de Limbourg publia, en 1782, une deuxième édition, en deux volumes, de cet ouvrage qui ne sera jamais égalé, même au XXe siècle.

Cette seconde édition de 1782/1783 de 170 pages consacrait, en outre, certains chapitres à Verviers, Stavelot-Malmédy, Aix-la-Chapelle et Liège. Les vues sont également dessinées par Antoine le Loup sauf deux d'entre-elles qui sont de HENRI WILKIN (1731-1785) au talent "souple, fécond et gracieux". Ces deux vues sont :

La Cascade de COO et

LA PROMENADE DE SEPT HEURES

C'est Henri-Joseph GODIN (1747-1834) qui grava toutes les vues des "Amusemens de Spa". C'est également WILKIN qui grava le PLAN DE SPA ornant ce même ouvrage de J-Ph. de Limbourg.

LE XIXe SIECLE

Au cours du XIXe siècle, l'avenue qui nous intéresse figura dans toutes les nouvelles publications. Son succès s'affirmait et sa vraie raison d'être restait fidèle à celle du Grand Siècle.

Partout, elle était mise en évidence comme un coin à la fois champêtre et tout près de la cité. Tandis que se développait le commerce des eaux et que les jeux continuaient d'attirer les foules hétéroclites, que le premier Etablissement de Bains était créé, que voitures et



**La promenade de sept heures vers 1860
gravure sur bois d'un auteur inconnu.**

chevaux prospectaient toute la région, la Promenade de Sept Heures demeurait le coin unique et central où les Bobelins trouvaient en permanence les arbres, les fleurs, la beauté, les petites plaines de jeux et l'indicible douceur d'un environnement tout de sérénité.

En 1825, dans un atlas en deux volumes comportant 202 planches lithographiées, "Le Voyage pittoresque dans le Royaume des Pays-Bas" dédié à la Princesse d'Orange, M. de Cloet réserve une de ses vues à la Promenade de Sept Heures lithographiée par J.B. Jobart. Dans la première moitié du 19^e siècle, nous trouvons deux fois ce titre significatif "LES DELICES DE SPA" qui évoquent les agréments de notre région, la beauté du site et le prestige naturel de la Cité des Bobelins. D'abord en 1839, une description illustrée de 12 vues dessinées d'après nature par H. Fourmois et qui furent gravées à l'Ecole Royale de Bruxelles, sous la direction du professeur Brown. Elles firent aussi l'objet d'un album sans texte et dans lequel nous notons que la vue N° 5 porte la mention PROMENADE DE SEPT HEURES à Spa.

"LES DELICES DE SPA" de 1847, eux, sont du célèbre Jules JANIN" ce gros bébé rubicond, ventru, bavard, toujours souriant, satisfait de lui-même, qui allait dès le matin, son Horace dans la poche, se promener sous les marronniers de la place Royale" (9). Dans les huit vues que comportait cet ouvrage, il y en avait une qui montrait la place et l'Avenue de Sept Heures. Ayant traduit son "Horace", Jules Janin l'offrit à M. Hayemal avec la mention "traduit par un bourgeois de Spa sous les arbres de l'allée de Sept Heures".

Henri MARCETTE, l'un de nos meilleurs peintres paysagistes, dessina, en 1854, une série de vues de Spa qui furent gravées par E. Vermercken pour illustrer un album. Ces vues servirent aussi d'en-têtes pour lettres, puis furent publiées par Bruch-Maréchal. L'Allée de Sept Heures y figure avec douze autres coins de Spa. Deux ans plus tard, le "Journal des Dames et des Demoiselles" publia "Une excursion à Spa" avec huit vues dont la Promenade de Sept Heures.

(9) Albin Body : "Meyerbeer aux eaux de Spa" (1883)

Celle-ci est présente partout. Les peintres locaux trouvent en cette allée, impressionnante et de toute beauté, un sujet de première valeur pour leurs toiles et surtout pour toutes les Jolités qui tiendront longtemps la vedette du tourisme spadois. Et puis, il y aura, en 1860, les vues chronolithographiées de J. Hoolans, l'ouvrage "Les bords du Rhin" d'Adolphe Joanne (1864), les "Vues de Spa" de G. Engel, les "Eaux de Spa" de J. Lezaack (1864) et même des bois comme celui publié par la Gazette des Eaux" (1870).

Dans tous ces cas, on retrouve la Promenade de Sept heures.

LES ARCHIVES

Avec nos archives, nous pouvons nous faire une idée de l'attention persistante que les pouvoirs publics accordèrent à cette artère dont l'importance est de premier ordre sur le plan touristique, à cette PROMENADE DE SEPT HEURES dont le passé, le présent et le futur se confondent avec le destin de Spa (10).

En 1780 déjà, une supplique était introduite pour réaliser une modification du cours de la rivière en vue d'éviter "le dépérissement de la Promenade de Sept Heures". L'année suivante, Hanster et Xhrouet se faisaient les promoteurs d'une supplique de la Communauté de Spa dans le but d'acheter diverses maisons et terrains. Il s'agissait d'un projet d'envergure destiné à modifier tout l'environnement. On trouve aussi cette expression caractéristique : "Rendage à rabais du pont au bout de la promenade".

Un siècle plus tard, les problèmes étaient différents. Ils montraient qu'on poursuivait systématiquement le perfectionnement et la mise en valeur de cette éternelle Promenade de Sept Heures, car chacun sentait que cet endroit était le centre véritable de détente et de distractions des Bobelins. En 1868, on construisait des murs de soubassement sur lesquels allait être installé le grillage provenant de l'ancien Hôtel des Bains. On avait le plus grand souci de ce magnifique centre de verdure et de repos. Cette même année 1868, il y avait aussi une "Ligue contre le bruit". Nos pacifiques ancêtres ne pouvaient deviner quelle gamme inouïe de fracas devait nous réserver la seconde moitié du XXe siècle.

(10) Archives du Fonds Body, fardes N° 216-356-360-364-374-386-389-390-401-402-403-408.

L'année 1877 va donner un élan magistral à la Promenade de Sept Heures qui prenait, du même coup, une grande allure. La ville de Spa établissait des cahiers des charges pour divers travaux, des experts étaient consultés pour examiner le dessin de nouveaux agrandissements. On termina les murs et grillages pour réaliser la fermeture de la promenade. En 1879, on inaugurait la Galerie Léopold II et le Pavillon Royal, l'année suivante, on se préoccupait du mobilier du Pavillon et des annexes. Puis, il y eut un devis pour un agrandissement de la Galerie Léopold II, vers la Place, par la construction d'une galerie latérale. En outre, il fut procédé à la reconstruction des voûtes pour permettre l'érection du second pavillon.

Les arbres de l'avenue, eux aussi, furent l'objet, en 1900, d'un examen de la part de spécialistes. Aujourd'hui, les grands ormes ont disparu en raison de leur âge. Le Rond-Point a été fort judicieusement transformé pour nous offrir un espace délicieux de lumière et de fraîcheur. Quant à la Galerie Léopold II, elle n'est pas encore centenaire et elle peut encore jouer un rôle important dans l'activité touristique spadoise. Il faut, par exemple, pour cela, que nous lui accordions les soins qu'elle réclame.

Pierre LAFAGNE

Echo d'une mémorable causerie

En février dernier, Mr Jean de Walque, dans le cadre de notre cycle de conférences 75-76, nous parlait avec enthousiasme d'un personnage peu connu à Spa et qui, cependant, fut une personnalité marquante chez nous à la fin du siècle dernier. Nous sommes heureux de publier son étude dans notre bulletin et nous sommes convaincus que nos membres, à chaque extrait, retrouveront avec plaisir et intérêt la figure attachante d'Ernest GAMBART.

NOTES BIOGRAPHIQUES SUR

ERNEST GAMBART (1814-1902)

OU

LA VIE EXTRAORDINAIRE D'UN MARCHAND DE TABLEAUX A L'EPOQUE VICTORIENNE.

L I M I N A I R E

Voici quelques années, la critique d'art anglais Jeremy Maas publia sous le titre "Victorian painters" (Barrie & Jenkins, Londres) une étude approfondie sur la peinture de l'époque victorienne. Les sources, pour bonne partie inédites ou peu accessibles auxquelles l'auteur put recourir lui révélèrent entre autre l'influence considérable qu'exercèrent sur le goût d'un public de plus en plus nombreux, les principaux "dealers" (= marchands de tableaux, éditeurs de gravures) au premier rang desquels brillait sans conteste un personnage aujourd'hui partout oublié mais qui fut célèbre en son temps, Ernest Gambart.

Peu de spadois se rappellent même le nom de ce mécène avisé et marchand averti qui fut propriétaire pendant près de vingt ans (1871-1889) du château d'Alsâ, y passa fidèlement tous les étés, signalant ses séjours par des réceptions fastueuses.

Aucune biographie n'existait de l'intéressé auquel son énergie, son savoir-faire, son goût de vivre, ses relations avaient cependant assuré une destinée extraordinaire. C'est cette vie mouvementée, féconde, généreuse et rayonnante que Jeremy Maas entreprit de reconstituer.

Toutefois, Ernest Gambart s'avérait un sujet difficilement appréhensible dans l'espace. Né en Belgique, émigré en France, puis fixé pendant trente ans en Angleterre, revenu sur le continent où il vécut encore trois décennies entre Nice et Spa, séjours entrecoupés de nombreux voyages à travers l'Europe et qui le conduisaient jusqu'au Proche-Orient, Gambart laissa à sa mort fort peu de papiers personnels; on n'a guère de lui que quelques documents comptables retrouvés après coup. Sur le tard, il avait écrit des mémoires qui furent vus de son vivant mais disparurent après sa mort, perdus, détruits, on ne sait, certainement pas vendus.

Heureusement demeuraient beaucoup de lettres, presque toutes relatives à la période londonienne de l'existence de Gambart, lettres d'affaires si l'on peut dire, très souvent adressées à des confrères ou à des peintres. L'enquête patiente menée par Jeremy Maas lui fit également découvrir des correspondances échangées entre peintres ou graveurs professionnellement intéressés par les options diverses du marchand de tableaux vis-à-vis des oeuvres offertes sur le marché. Ainsi peu à peu fut-il possible de reconstituer fidèlement trente ans d'une existence à ce moment particulièrement mouvementée. Dans tous les domaines, de la pensée, de l'art et du sentiment, la richesse épistolaire du XIXème siècle n'a pas fini de nous étonner.

Ces mêmes jalons, mais plus espacés, fournissaient encore plusieurs données permettant d'éclairer plus ou moins superficiellement le cours des dernières étapes de la vie de Gambart, celles où il va longtemps encore mener de front les exigences professionnelles avec les charmes d'une existence où le temps ni les loisirs ne lui sont plus mesurés. Mais pour l'enquêteur se levaient alors les lacunes et les énigmes.

Méditant sur ces difficultés, Jeremy Maas avait entrepris de visiter tous les lieux où vécut son héros. Au terme de ce pèlerinage, il débarque quelque jour à Spa, où bien déchu, l'attendaient les témoins d'anciennes splendeurs. De la sorte me trouva-t-il sur son chemin et me demanda-t-il de l'aider dans ses recherches. Ce premier groupe d'enquêtes dépassa rapidement le cadre des archives du fonds Albin Body, lesquelles me fournirent au début une fructueuse moisson d'éléments nouveaux.

Mais aussi, d'autres énigmes se trouvaient posées qui demeuraient sans solution. Il s'avérait que pendant la seconde partie de son existence, c'était Nice qui était devenu le centre des activités de Gambart. Jeremy Maas me demanda alors de poursuivre l'enquête dans cette ville, ce que j'acceptai. Je demeurai là une quinzaine de jours en avril 1972. De dépôts d'archives en études notariales, de musées en bibliothèques ou en visites, peu de séjours en lieux vacanciers furent aussi studieux, mais je rentrai à Spa avec la solution, parfois inattendue, de tous les gros problèmes posés. Après mon retour, je ne mis le point final à mes recherches qu'un an plus tard.

Comme l'explique Jeremy Maas dans l'avertissement de son ouvrage, il n'a pu faute de place et comme c'était son premier dessein, faire dans son livre un sort à tous les éléments neufs qui lui furent ainsi apportés par moi. De même, il lui fallut largement élaguer le résultat de ses propres enquêtes sur la période londonienne de la vie de Gambart, quelque intérêt sélectif qu'elle pût présenter pour ses compatriotes. Pour cette partie-là, le premier texte avait été écrit et l'auteur m'a promis de m'adresser à l'occasion une copie de ces bonnes feuilles, élaguées par la suite. Pour la seconde partie, celle qui est le fruit de mes enquêtes, l'auteur m'a fait l'honneur d'y puiser les plus larges emprunts. Les détails menus, marginaux, jamais négligeables, le chercheur les trouvera un jour dans mon dossier avec les éventuelles références, dossier qui adviendra plus tard à la Bibliothèque du Fonds Albin Body.

Les présentes notes biographiques, nécessairement succinctes, se réfèrent avant tout à ces deux catégories de sources; elles inciteront sans doute les spécialistes de l'art pictural du XIXème siècle victorien à recourir au livre de Jeremy Maas (1). Sa riche documentation, soit inédite, soit peu accessible est référencée avec rigueur; elle leur apprendra du neuf non seulement sur le milieu des peintres et graveurs de cette époque, mais aussi sur le style de vie de cette grande période de l'histoire britannique.

(1) Jeremy Maas "Gambart, Prince of the victorian art world" 1975. Barrie & Jenkins 24 Highbury crescent London N 5 1 RX. Prix 9 L. port compris, 320 p. 33 ill. deux index.

D'autres se pencheront davantage sur l'aspect humain de la longue existence d'un homme qui ne dut qu'à son énergie de devenir le favori des dieux. Personnage hors série, fascinant par maint aspect, âpre et subtil au combat, généreux dans la lutte, judicieusement fastueux dans une gloire qui l'étourdira parfois, l'ambivalence d'un tel caractère, au surplus assez soucieux de sa propre légende, ne se laissera pas facilement cerner par le psychologue. Après coup, l'on peut voir que Gambart subita de son vivant par mal de jalousies mais aucune haine, tandis qu'il laissera partout des témoignages de sa générosité qui le feont unanimement regretter. Beaucoup qui furent plus célèbres n'auront pas mérité une telle épitaphe.

Voilà ce que constateront ceux qui s'attarderont plus modestement aux épisodes variés, pittoresques, parfois dramatiques de l'existence d'un personnage qui fut toujours un point de mire, épisodes constamment révélateurs d'une manière qui ne fut qu'à lui, d'embrasser la vie à pleins bras. Car s'il est vrai, comme écrit Goethe, qu'on ne connaît le héros que dans la bataille, il est vrai aussi que ce n'est que dans son repos qu'on peut juger le guerrier.

Première Partie

Généalogies

Ernest Gambart naquit à Courtrai le 12 octobre 1814 au sein d'une famille bourgeoise lettrée mais sans fortune appréciable, originaire du Cambrésis. On trouve son grand-père Robert-Joseph (1775-1834) installé à Courtrai vers la fin de l'Ancien régime. Homme d'une grande culture, "esprit éclairé" donnant dans les idées nouvelles, il menait une existence fort active. Editeur de livres, il tenait aussi un "cabinet de lecture", était secrétaire de la société philanthropique locale (ce qu'on appellerait aujourd'hui un cercle d'ordre nouveau) et présidait enfin aux destinées de la fanfare locale. Il faisait partie du milieu, alors exclusivement francophone des notables de l'industrielle petite cité. Aux premiers temps de l'annexion française, défenseur proclamé des idées révolutionnaires, il dut scandaliser pas mal de ses compatriotes lorsque dans les grandes circonstances il faisait résonner les cuivres de sa formation sous les voûtes de l'église Notre-Dame transformée en Temple de la raison.

Ce beau temps eut une fin et la gloire de Robert-Joseph ne survécut pas à la chute de l'Empire. Il avait un fils unique, Joseph-Théodore, né en 1788, époux en 1813 d'Euphrasie Cartelier de Courval; ce fils abordait l'existence dans des circonstances extérieures difficiles et avec certes moins de dons et de chance que son père. Vers 1830, demeuré à Courtrai, on le connaît comme modeste imprimeur, établi également dans la fabrication de papiers peints. Son nom figure au catalogue de l'importante et officielle exposition des produits de l'industrie nationale qui se tint à Bruxelles en juillet 1830 dans l'atmosphère déjà tourmentée du moment, n'en groupant pas moins plus de mille participants.

Un drame judiciaire

Nul doute que les affaires de Joseph-Théodore furent tout d'abord gérées par son père qui connut bientôt des loisirs forcés. Toujours est-il que lorsque, chargé d'ans, le vieux révolutionnaire vint à mourir en 1834, les affaires de son fils ne tardèrent pas à périlcliter. Dans l'intervalle, celui-ci était demeuré l'ami des milieux d'affaires courtraisiens. Un peu trop ami sans doute car dans cette confuse recherche d'une meilleure fortune, il se lia avec un agent de change honorablement connu sur la place mais qui, ayant dilapidé l'avoir de ses clients, cherchait à échapper à la faillite. A cette fin, aidé de quelques ruffians habiles, et n'ayant trouvé que faible secours dans le procédé classique de l'émission de traites de complaisance, il se mit à fabriquer de fausses traites, multiples endossées et présentées à escompte à point nommé. Mais quel banquier de la région ou du Nord de la France se serait méfié ?

L'auteur matériel de la plupart des faux n'était autre que Joseph-Théodore Gambart; étranger au reste des opérations, il n'en retirait que la rémunération assez modique de son art à maquiller ou forger des lettres de change. Toutefois, l'inévitable faillite étant survenue, les banquiers firent vérifier leur portefeuille aux traites protestées et le pot-aux-roses fut découvert.

Une première enquête ayant réuni quelques charges contre Gambart, celui-ci réussit assez facilement à dissiper les soupçons des plaignants et du juge et se crut ainsi hors d'affaire. Mais dans l'intervalle, l'agent de change et ses comparses avaient pris la fuite à l'étranger. On ne les retrouva jamais.

Mais l'instruction se poursuivant avec zèle, le rôle de Gambart fut cette fois irréfutablement établi; lui aussi prit alors la fuite. A cette époque (vers 1836), il avait quitté Courtrai et avait établi assez minablement son commerce dans un bas quartier de Molenbeek où il vivait avec sa femme et ses trois plus jeunes enfants. Le temps passa et en juin 1839, Gambart finit par se faire arrêter dans des circonstances qu'assez curieusement le dossier ne permet plus d'élucider. A ce moment, l'intéressé se trouvait déjà sous le coup d'un Arrêt de renvoi devant la Cour d'assises de Bruges avec ses autres coauteurs, ceux-ci toujours fugitifs.

Seul présent à l'audience, le bras de la Justice s'abattit lourdement sur ce comparse; par Arrêt du 18 juillet 1839, Joseph-Théodore Gambart fut condamné à huit ans de travaux forcés ainsi qu'à la peine de la marque et du carcan : les tarifs ont bien baissé depuis. Les deux dernières peines furent remises, mais on ne connaît rien des conditions dans lesquelles ce malchanceux, à l'époque âgé de 51 ans, termina sa triste existence; on sait seulement qu'à l'époque de son arrestation la petite entreprise de Molenbeek était en faillite.

Nous verrons ce qu'il advint de sa femme et de ses trois derniers enfants. Ils étaient tous nés à Courtrai entre 1814 et 1829. Pour Ernest, l'aîné, son histoire avait déjà commencé à l'époque du drame. Il avait quitté Courtrai pour s'installer à Paris dès sa majorité et sans doute peu après la mort du grand-père, jugeant certes qu'il n'avait plus que peu d'intérêt à demeurer désormais dans l'ombre des siens.

J. de Walque
(à suivre)

FONDS HENRY SLOSSE
oooooooooooooooooooo

On se souvient que grâce aux contacts liés par Monsieur Henri Doneux notre musée a reçu de Madame Henry Slosse et de son fils Adelin un lot important de livres et manuscrits relatifs à l'histoire de Spa. Ces documents faisaient partie de la bibliothèque de feu Henry Slosse, docteur en droit, descendant du notaire Gernay et de Gérard Deleau.

Notre musée a fait l'acquisition d'une armoire spéciale qui abrite maintenant tous les imprimés de cette importante donation. Le classement en a été assuré par notre secrétaire Monsieur Maurice Ramaekers secondé par son épouse. C'est à notre secrétaire que doivent s'adresser les personnes désireuses de connaître la liste de ces livres et brochures. Si elles souhaitent les consulter, la chose sera possible le mercredi soir après 20 H. 15 moyennant un contact préalable avec notre secrétaire.

Il en sera bientôt de même pour la donation Raymond Janne ainsi que pour les manuscrits du Fonds Henry Slosse dont le classement va être entrepris.

oooooooooooooooooooo

Une exposition d'hiver
oooooooooooooooooooooooooooo

Notre association compte ouvrir le 5 février 1977 une exposition dans les salons du premier étage du musée.

En 1931, Messieurs Pierre Lafagne, Ivan Dethier et Georges Spailier créaient à Spa une revue intitulée "J'Ose " doublée plus tard des " Cahiers ardennais ". Les aînés de nos membres ont bien connu ces audacieux périodiques dont le rayonnement s'est étendu loin des limites de la ville. De nombreux collaborateurs, venus même de l'étranger, ont prêté leur plume à la renommée de ces publications qui eurent leur heure de gloire.

Les trois créateurs cités plus haut ont réunis leurs souvenirs et leurs efforts pour présenter pendant les mois d'hiver une exposition rétrospective de peintures, dessins et écrits témoins de leur activité généreuse qui tint bon pendant quarante ans.

Histoire et Archéologie spadoise prête ses bras et ouvre le musée au trio de novateurs de 1931. Nul doute que nos membres auront bien du plaisir à visiter cette exposition ouverte aux jours et heures habituelles de notre activité hivernale.

En temps voulu, vous serez conviés au vernissage.

M.R.